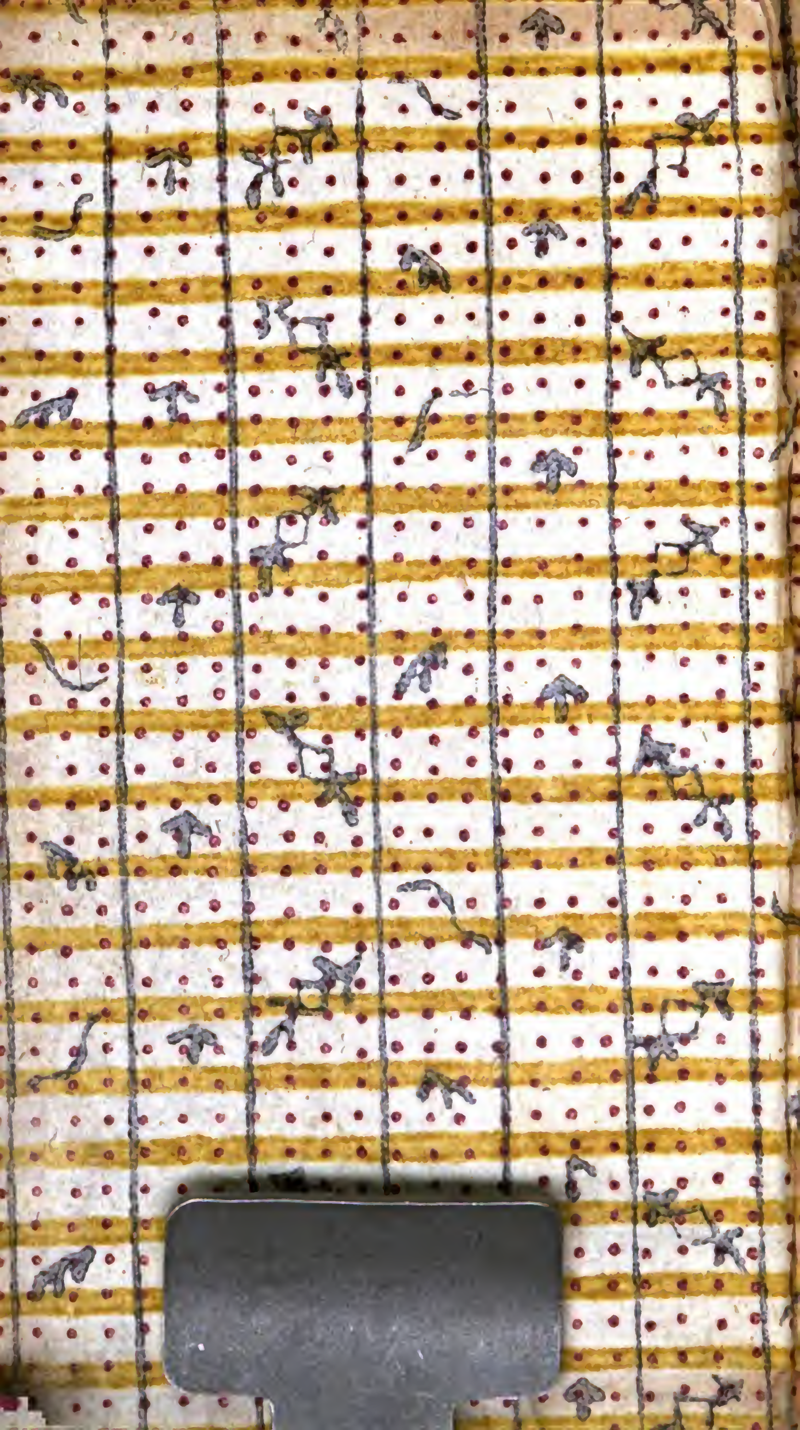






Biog.

VIE
DE JEAN-BART,
CHEF D'ESCADRE
SOUS LOUIS XIV.



J. Pelaer fecit.

JEAN-BART.

VIE
DE JEAN-BART,
CHEF D'ESCADRE
SOUS LOUIS XIV.



A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à Paris, chez BELIN, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre.

M. DCC. LXXX.

AVERTISSEMENT.

Nous espérons que le Public recevra avec accueil cet Essai sur la Vie de Jean-Bart. Plusieurs Ecrivains en ont donné quelques extraits ; mais ils ne sont pas suffisans pour faire connoître ce Grand Homme. Tout le monde parle de Jean-Bart, &

chacun a une fable à debiter ſur ſon compte. Si l'on ramaſſoit tout ce qu'on dit de lui, on en feroit l'homme le plus féroce qui ait jamais paru. Nous n'avons adopté que ce qui eſt appuyé ſur des autorités ſolides. C'eſt à M. l'Abbé Rive, Bibliothécaire de M. le Duc de la Valiere, que nous ſommes redevables de la connoiſſance

des ſources où il falloit puiſer. A une des plus vaſtes éruditions que l'on connoiſſe, il joint cette complaiſance qui caractériſe les hommes véritablement ſavans.

Nous ne doutons pas que parmi nos Lecteurs, il n'y en ait quelques-uns qui blâment notre ſtyle ; le trouvent trop ſerré & trop ſec : mais nous avons

tâché d'écrire auſſi rapidement que notre Héros triomphoit. Ecoutons le Conquérant des Gaules, raconter ſes victoires. *Stant milites noſtri ; advenit hoſtis : irruunt Romani ; fit ingens clades ; nec juvenibus, nec ſenibus, nec mulieribus pepercere.* Ailleurs il dit : *veni, vidi, vici.*

Nous prions ceux qui auront quelques notions

ſur la vie de Jean-Bart, & que nous ayons omiſes, de nous les faire paſſer par la voie du Libraire, nous ne manquerons pas d'en faire uſage. Nous ſommes perſuadés que tout le monde prendra intérêt à la Vie d'un homme qui fait honneur à la Marine Françoiſe, à la Nation même.

Nous avons mis ſon Por-

trait au commencement de sa Vie, afin de donner une idée de sa figure. Il est gravé d'après un original qu'on a bien voulu nous communiquer, & par une main habile.





AVANT-PROPOS,

Ou Précis Historique de la Marine de France.

Nous croyons qu'un Tableau de la Marine de France, peut servir d'Avant-Propos à la Vie d'un des plus célebres Marins de cette Nation. Nous y présenterons, avec le plus de rapidité qu'il nous sera possible, les commencemens de cet Art dans notre pays, son accroissement & sa perfection.

La France est un des Etats le plus avantageusement situés pour la navigation. Baignée au nord & au couchant par la Méditerranée, elle peut porter son

commerce & ſes armes par toute la terre. Ses côtes ſont garnies d'excellens Ports ; de Havres ; de Plages commodes ; de rades sûres. A cette ſituation ſe joignent beaucoup d'autres avantages : ce Royaume produit, avec abondance , toutes le choſes néceſſaires à la conſtruction ; à l'armement, à l'équipement des Vaiſſeaux.

Les Gaulois, que nous pouvons regarder comme nos Ancêtres, cultiverent la Marine ; établirent des Colonies dans différentes régions : les noms de Galatie en Aſie, de Galice en Eſpagne, de Galles en Angle-

terre, en ſont une preuve. Les Hiſtoriens Grecs & Latins parlent avec éloge de la navigation des Gaulois, principalement des habitans de Marſeille.

Lorſque les Romains eurent conquis cette Contrée, l'émulation, l'activité, le courage de ceux qui l'habitoient s'évanouit : les Gaulois ſoumis, ne furent plus ce qu'avoient été les Gaulois libres. Clovis, à la tête des François, entra dans les Gaules; s'en empara : toujours occupé à faire de nouvelles conquêtes; il ne ſongea point à la Marine. Ses ſucceſſeurs partagerent ſon Empire entr'eux; ſe firent des

guerres continuelles : la Marine fut long-tems oubliée dans les Gaules, qui avoient alors pris le nom de France. Les Saxons, les Danois, les Norvégiens, désignés sous le nom de Normands, ne pouvant tirer leur subsistance des terres arides qu'ils habitoient, la chercherent dans la pêche; parcoururent d'abord les mers qui les environnoient; s'enhardirent; avancerent au-delà. Quelques-uns oserent descendre sur les côtes qu'ils rencontrerent; les pillerent. Le butin avec lequel ils retournerent dans leur pays, excita la cupidité de leurs compatriotes : ces barba-

res formerent des aſſociations ; équiperent des Vaiſſeaux ; ſe répandirent de tous côtés ; pillerent les marchands ; ravagerent toutes les côtes Maritimes ; braverent même la puiſſance des Romains. Les guerres civiles qui détruiſoient la France ſous ſes premiers Rois, augmenterent la hardieſſe de ces barbares : ils y faiſoient des ravages continuels. Charlemagne parut : ce Grand Homme, malgré les embarras que lui cauſoit la guerre contre différentes Nations, fut établir une Marine ; mettre les côtes de ſon Empire à l'abri des invaſions & des ravages. Il fit

nettoyer tous les anciens Ports ; en ouvrit de nouveaux ; s'attacha, par des bienfaits, les plus habiles Marins de ſon tems ; entretint des Vaiſſeaux gardes-côtes, bien équipés & bien armés. Craignant d'être mal ſervi par des Miniſtres infideles ou peu éclairés, il parcouroit ſes Etats, viſitoit ſes côtes. Le Moine de Saint-Gal, qui a écrit la vie de Charlemagne, dit que ce Prince étant un jour dans une ville maritime du Languedoc ; apperçut, d'une des fenêtres de ſon Palais, pluſieurs Vaiſſeaux qui cherchoient à aborder pour mettre du monde à terre. Tous

les Courtiſans les prirent pour des Vaiſſeaux marchands : Charlemagne n'y fut pas trompé. Il dit que c'étoient des Corſaires venus du Nord ; qu'ils avoient plus d'armes que de marchandiſes. Les chaloupes qu'on envoya à la découverte, vinrent annoncer que c'étoient effectivement des Corſaires : mais les mouvemens qu'ils virent faire ſur le rivage, leur fit connoître qu'on ſe tenoit ſur ſes gardes ; que l'Empereur étoit là : ils n'oſerent deſcendre ; prirent le large. Charlemagne dit, en verſant des larmes : » S'ils ont » la hardieſſe de menacer ainſi

» les côtes de France, de mon » vivant, que ne feront-ils pas » après ma mort » ? Ses successeurs n'eurent ni son génie, ni ses talens : tout languit, tout se ruina entre leurs mains : les ouvrages qu'il avoit ébauchés, resterent imparfaits ; les projets qu'il avoit formés s'oublierent. On vit alors sortir du Nord des essains de brigands, qui, pour se venger des obstacles que Charlemagne avoit mis à leurs incursions, à leurs ravages, attaquerent la France de tous les côtés. Les uns y entrerent par la Seine & la Loire ; les autres allerent chercher le détroit de

Gibraltard, remonterent jusqu'à Valence : ils jettoient par-tout l'effroi la consternation ; n'annonçoient leur marche que par le feu, le sang & le carnage. Les Rois, tremblans sur leur trône, rendoient des ordonnances pour obliger les Peuples à défendre les côtes : personne n'*obéissoit.* Il fallut enfin traiter avec des Ennemis si redoutables ; se soumettre aux conditions qu'ils imposerent ; leur céder une partie du Royaume pour conserver l'autre. On les laissa s'établir dans la Neustrie, qui, de leur nom, s'appella Normandie. Ces barbares devenus

François, ſe policerent ; mais ils conſerverent leur courage ; repouſſerent les autres barbares ; mirent les côtes à l'abri du pillage.

Les Capétiens monterent ſur le Trône de France : les guerres civiles qu'ils eurent à ſoutenir les empêcherent de ſonger à la Marine : elle languit encore pendant pluſieurs ſiecles.

Vers l'an 1095, ſous Philippe I, on forma l'étonnant projet de chaſſer les Mahométans de la Paleſtine : tout le monde prit les armes ; on acheta des Vaiſſeaux ; on prit des Matelots Génois, Vénitiens, Caſ-

tillans : il n'y en avoit point alors en France. Les dépenſes énormes qu'on étoit obligé de faire pour avoir de l'Etranger ce qui manquoit en France, firent ſonger à la Marine. Les démêlés que Philippe Auguſte eut avec Richard Cœur-de-Lion, Roi d'Angleterre, l'engagerent à établir une Marine réglée. Louis VIII la négligea. Louis IX entreprit des expéditions outre-mer & la ranima. Les ſucceſſeurs de ce pieux Monarque la négligerent encore.

La rivalité qui s'établit entre les Rois de France & d'Angleterre; la haine qu'elle excita

entre les deux Nations, allumerent des guerres qui sembloient annoncer la ruine totale d'une des deux Monarchies, plutôt celle de France que celle d'Angleterre. Il n'est pas de notre sujet d'entrer dans les détails. Les Rois de France & d'Angleterre mettoient sur mer des Flottes considérables, composées de Vaisseaux achetés chez l'Etranger : on ignoroit encore chez eux l'art de la Marine. On se battoit sur mer; on faisoit des prodiges de valeur ; mais les François, ou moins habiles, ou moins heureux, avoient souvent du désavantage. Charles V,

dit *le Sage*, ferme au milieu des plus grandes tempêtes, se roidissant contre les difficultés, prouva qu'avec du courage & du génie on peut se mettre au-dessus des revers. Pour arrêter les efforts des Anglois, il résolut d'équiper une Flotte formidable ; fit alliance avec le Roi de Castille, qui lui fournit des Vaisseaux ; confia le soin de sa Marine à Jean de Vicenne, Seigneur de Couci, auquel il donna la dignité d'Amiral de France. Elle avoit été créée sous Saint Louis.

Charles VI, tombé en démence, hors d'état de se con-

duire lui-même, ne put achever ce qui avoit été commencé pour la Marine. Le Royaume étoit affoibli par l'incapacité du Maître; déchiré par les intrigues & les brigues, les Anglois en avoient conquis une partie: sa ruine sembloit être certaine. Il ne dut sa conservation qu'à une longue suite d'événemens extraordinaires. Une prétendue Pucelle, une épée rouillée trouvée dans un tombeau, firent changer les choses de face: Charles VII rentra dans sa Capitale: mais uniquement occupé à s'affermir sur le Trône, il ne put songer à la Marine. Elle languit encore sous

ſous Charles VII & ſous Louis XI : mais elle ſe ranima ſous Charles VIII : ce Prince arma ſur terre & ſur mer. Il voulut revendiquer de prétendus droits ſur le Royaume de Naples ; fit ſortir de ſes Ports une Flotte composée de ſoixante-dix-ſept Vaiſſeaux, de dix-huit Galeres, huit Galeaſſes, & de neuf autres Bâtimens : elle étoit commandée par le Duc d'Orléans. Ce Prince fit des conquêtes rapides ; mais infructueuſes : il fut obligé de revenir en France après avoir dépensé des ſommes immenſes, & perdu beaucoup de monde. Louis XII voulut ſuivre

les projets de Charles VIII contre l'Italie ; mit une Flotte formidable sur la Méditerranée : mais elle ne fut d'aucune utilité, parce qu'il n'y avoit sur cette mer aucun Vaisseau Ennemi. Henri VIII, Roi d'Angleterre lui déclara la guerre ; fit une descente en France : Louis XII mit une Flotte sur l'Océan : il se livra plusieurs combats entre les deux Nations. L'Histoire fait mention d'un qui est assez mémorable. Les deux Flottes se rencontrerent le 10 Août 1513 à la hauteur de Saint-Maché, en Basse-Bretagne. La Flotte Angloise, forte de qua-

tre-vingt Vaisseaux, attaqua celle de France, qui n'étoit que de vingt. Les François suppléerent au nombre par le courage & l'adresse : ils conserverent l'avantage du vent ; allérent à l'abordage ; briserent ; coulerent à fond plus de la moitié des Vaisseaux ennemis. Primauguet mérite qu'on s'arrête un instant à l'examiner. Il étoit Capitaine, Breton de naissance ; montoit *la Cordeliere*, Vaisseau construit par les ordres de la Reine de France, & si grand qu'il pouvoit contenir douze cents Soldats, outre l'Equipage. Il fut attaqué par douze Vaif-

ſeaux Anglois ; ſe défendit avec un courage qui tenoit de la fureur ; coula à fonds pluſieurs Vaiſſeaux Ennemis ; écarta les autres. Un Capitaine Anglois oſa s'en approcher encore ; lui jetta quantité de feux d'artifice ; mit le feu à ſon Vaiſſeau. Primauguet pouvoit ſe ſauver dans une Chaloupe, comme faiſoient la plupart des Officiers & des Soldats : mais cet homme déterminé ne voulut pas ſurvivre à la perte de ſon Bâtiment ; ne ſongea qu'à vendre cher ſa vie, & à ôter aux Anglois le plaiſir de jouir de la défaite des François. Quoique tout en feu, il alla

ſur le Vaiſſeau Amiral des Ennemis ; l'accrocha ; y communiqua le feu ; ſauta avec lui l'inſtant d'après. Plus de trois mille hommes périrent dans cette action, par le fer, le feu & les eaux. La paix ſe conclut peu de tems après.

François I forma auſſi des projets ſur l'Italie ; fit des préparatifs formidables pour conquérir le Royaume de Naples. On ſait quelles furent les ſuites de cette entrepriſe. Il mit ſur la Méditerranée une Flotte compoſée de pluſieurs Vaiſſeaux de guerre, & de quelques Galeres. Cette Flotte, com-

mandée par François Doria ; battit plusieurs fois celle de Charles-Quint. Henri II en entretint une assez considérable sur la Méditerranée & sur l'Océan : il reprit Boulogne, dont les Anglois s'étoient emparés. La Marine de France commençoit à devenir formidable : les François trafiquoient en Afrique en Amérique ; apprenoient l'art de naviguer : ils seroient devenus redoutables sur mer ; mais les troubles qui arriverent dans le Royaume vers la fin de son regne & sous ses successeurs, Charles IX & Henri III, firent encore tomber la Marine dans

l'oubli. On en a une preuve convainquante dans l'instruction secrette que Philippe II, Roi d'Espagne, donne à son fils Philipe III. » Ne vous laissez point
» entamer, lui disoit-il, sur la
» Navigation des deux Indes :
» la sûreté de vos Etats, votre
» propre réputation en dépen-
» dent. La France ne doit vous
» causer aucun ombrage : déchi-
» rée au dedans, impuissante au
» dehors, elle néglige entiére-
» ment les affaires de la mer :
» mais défiez-vous des Anglois ;
» craignez les rebelles des Pays-
» Bas. Eux seuls ont le desir
» & le pouvoir de vous nuire.

» Joints ensemble, ils peuvent
» mettre plus de cent cinquante
» Vaisseaux en mer ».

Henri IV, toujours occupé des guerres intestines de son Royaume, ne put rétablir la Marine en France : il en sentoit cependant l'importance. Ce grand Roi chargea le Président Jeannin, qui passoit auprès des Etats-Généraux, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, de prendre de justes éclaircissemens sur la Marine, & d'amener avec lui quelques Officiers qui eussent fait des voyages de long cours. On voit dans le Recueil des Négociations de ce

ſage Ambaſſadeur , les meſures qu'il prit pour remplir les intentions de ſon Maître. On voit encore dans les Œconomies Royales & Politiques de Maximilien de Béthune , Duc de Sully , que la Marine de France étoit réduite à un tel degré de foibleſſe, que cette Monarchie ne pouvoit marquer ſon reſſentiment ſur les outrages qu'on oſoit lui faire. Le Duc de Sully ſe rendit à Calais pour paſſer en Angleterre avec des inſtructions ſecrettes : il s'embarqua ſur le Vaiſſeau de M. de Vic , Vice-Amiral , & Gouverneur de cette Place. Deux Flûtes

Angloifes vinrent au-devant de lui, comme par honneur, & pour le conduire à Londres : mais les Officiers Anglois voulurent, avant de le recevoir, que M. de Vic baiffât fon Pavillon, *pour rendre*, difoient-ils, *à celui de leur Maîtreffe l'honneur qui étoit dû à la Souveraine des Mers.* Les circonftances obligerent l'Ambaffadeur & le Vice-Amiral de fubir cette loi dure & injufte.

Henri IV fut enfin dans une fi grande difette de Vaiffeaux, que le Cardinal de Richelieu dit à Louis XIII, fon fils, que le feu Roi fon pere n'en avoit pas

un ſeul à ſa diſpoſition. Cette diſette enhardit le Grand Duc Ferdinand à s'attribuer la domination de la mer Méditerranée : perſonne n'oſoit arrêter ſes ravages ſur les côtes de Languedoc & de Provence. Le Cardinal d'Oſſat, dit dans une de ſes Lettres : » Je ſuis étonné de
» voir un ſi grand Royaume que
» la France, flanqué de deux
» mers, totalement dépourvu de
» Vaiſſeaux, pendant que ces
» petits Princes d'Italie, encore
» que la plupart d'eux n'aient
» qu'un pouce de mer chacun,
» ont des Galeres & des Arce-
» naux pour leur Marine ».

Le Grand Duc Ferdinand rompit une seconde fois avec Henri IV ; se jetta dans le parti des Espagnols ; mais plus par crainte que par inclination. Il répondit au Marquis d'Alincourt que Henri IV avoit chargé de lui faire des reproches sur sa conduite à son égard : » Toute » la faute est du côté du Roi » votre Maître. S'il avoit eu » seulement quarante Galeres » au port de Marseille, je me se- » rois donné garde d'agir comme » j'ai fait ». Henri IV avoit conçu le projet de profiter de la paix que son courage & ses victoires avoient procurées à la

France, pour établir une Marine, & rendre ce Royaume aussi redoutable par mer qu'il l'étoit par terre : mais une main parricide coupa le fil de ses jours, arrêta l'exécution de ses vastes projets ; jetta la France dans la douleur & la consternation.

Le Cardinal de Richelieu, ce vaste génie, parut sous Louis XIII, gagna sa confiance, & n'en fit usage que pour la gloire de la France. *J'ai promis au Roi*, dit-il dans son Testament Politique, *d'employer toute mon industrie & toute l'autorité qu'il m'a pu donner, pour ruiner le Parti Huguenot ; rabais-*

ſer l'orgueil des Grands, réduire ſes ſujets en leur devoir; & relever ſon nom dans les Nations Etrangeres. Il jetta les fondemens d'une Marine toute nouvelle; l'employa contre la Rochele, l'aſyle des Proteſtans, le refuge de tous les mécontens. L'avantage de ſa ſituation, la force de ſes remparts, les ſecours qu'elle attendoit des Anglois, avoient augmenté ſon orgueil, au point de le rendre inſupportable, à un Miniſtre qui avoit pour but principal d'appaiſer les troubles du Royaume, & de ruiner le parti des Proteſtans. Il conduiſit lui-même le

fiége, &c, guidé par son génie seul qui suppléoit à l'expérience, il sut déconcerter les projets des Anglois, arrêter leurs efforts, & forcer la Rochelle à se rendre.

Ce triomphe lui fit connoître tout ce que la Marine a d'avantageux, & combien elle étoit nécessaire à la France. Il fit rassembler des bois de construction; bâtir des magasins; acheter des Vaisseaux. Ce n'étoit point assez pour ce Grand Homme de s'occuper à abaisser la Maison d'Autriche, il vouloit encore que le Roi son Maître partageât avec les Anglois l'Empire

de la mer, même qu'il le poſſédât tout entier.

Il ſe fit nommer Grand-Maître, Surintendant général du Commerce & de la Navigation de France; ce qui le mit en état d'exécuter une partie des projets qu'il avoit formés. Le premier qui ſentit les effets de la puiſſance que le Roi venoit de lui mettre en main, fut le Duc d'Epernon, ſi abſolu ſous la minorité de Louis XIII. Ce Duc prétendoit, en qualité de Seigneur de la Terre de Candale, que les dépouilles des Vaiſſeaux que la mer apportoit

ſur la côte de Médoc lui appartenoient. Le Cardinalre vendiqua ce droit à l'occaſion de deux Carraques Portugaiſes, qui revenoient de Goa, & qui échouerent ſur cette côte en 1627. Le Duc, qui étoit Gouverneur de Guyenne & de Bordeaux, réſiſta quelque tems : il fallut enfin qu'il cédât : le droit d'Amirauté, qu'il prétendoit lui appartenir, lui fut ôté & réuni à la Couronne. On connut alors quel étoit le Cardinal de Richelieu, qui forçoit le plus fier & le plus bouillant de tous les hommes de plier.

Le Cardinal de Richelieu écoutoit, avec bonté, toutes les propoſitions, tous les projets qui regardoient le Commerce, & les examinoit avec attention ; excitoit les principaux Marchands du Royaume à voyager dans les Pays Etrangers, à recueillir tout ce que les arts y avoient de curieux. Il appelloit à la Cour les plus habiles Négocians de France & des Pays Etrangers ; paſſoit des heures entieres à converſer avec eux.

Les prompts ſuccès qui ſuivirent les entrepriſes du Cardinal de Richelieu, firent connoître

quelle étoit la puiſſance de la France, & de quoi elle ſeroit capable, lorſqu'elle feroit uſage de ſes forces; lorſqu'elle feroit ſortir de ſes Ports des Flottes nombreuſes, commandées par des Officiers courageux & expérimentés.

Il étoit réſervé à Louis XIV d'opérer ces merveilles; de faire craindre & reſpecter les François dans toutes les parties du Monde. Ce grand Prince ſentit de quelle utilité la Marine étoit pour la France; en fit un des principaux objets de ſon attention; & la Marine contribua

beaucoup aux ſuccès éclatans qu'il eut pendant le long cours d'un regne glorieux. Des Ports furent réparés; des Vaiſſeaux de guerre furent conſtruits de toutes parts; ſoixante mille Matelots furent enrollés; des compagnies de Gardes Marines furent établies : le Monarque viſita lui-même ſes Ports. La France ſeule réſiſta aux Armées Navales de l'Eſpagne, de l'Angleterre, de la Hollande, réunies pour l'écraſer; les battit ſouvent. Louis XIV cherchoit la gloire de la Nation. Son zèle animoit ſes Sujets : on vit paroître une

multitude de Grands Hommes: ſes Armées ſur terre & ſur mer, furent toujours bien commandées: la valeur des Soldats ſecondoit l'habileté des Généraux. Tandis qu'on triomphoit des Ennemis en Europe, on repouſſoit leurs efforts dans les autres parties du monde.

Les revers que ce Monarque eſſuya ſur la fin de ſon regne, ne ſervirent qu'à le faire paroître encore plus grand: il méritera toujours les éloges & l'admiration de la poſtérité.

Sous le regne de Louis XV, les Ennemis éternels de la France

profiterent de quelques circonſtances imprévues & malheureuſes ; attaquerent ce Royaume, qui reſtoit tranquille ſur la foi donnée & la foi reçue, &, pour comble d'injuſtice, exigerent des conditions qu'on ne pouvoit alors leur refuſer.

Louis XVI leur en fait aujourd'hui rendre compte. Ce Monarque ne s'occupe que de la gloire & du bonheur de ſes Sujets : c'eſt un pere tendre qui oublie ſes beſoins pour ne ſonger qu'à ceux de ſes enfans. Il partage les ſoins du Gouvernement avec des Miniſtres ſages

& éclairés; diſtribue les récompenſes à propos; ſe fait admirer de tous les François; ſe rend redoutable à tous ſes Ennemis; les force même à lui donner des éloges.



ERRATA.

Pag. 11 *de la Vie de Jean-Bart*, lig. 15, 16 & 17, après s'être rendu maître, ou avoir mis en fuite les Vaiſſeaux d'eſcorte, *liſ.*, après avoir mis en fuite les Vaiſſeaux d'eſcorte, ou s'en être rendu maître.

Pag. 43, lig. 9, il paſſa par une des intervales, *liſ.* par un.

Pag. 84, lig. 10, ſi c'étoit, *liſ.* c'étoient.

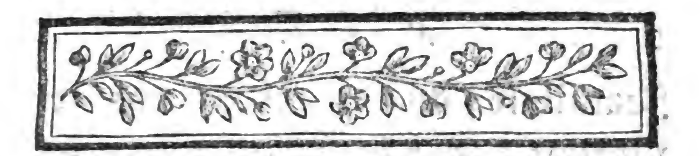
Pag. 88, lig. 3. & 4, de bois de conſtructions, *liſ.*, de conſtruction.

Pag. 99, lig. 5, en donne un coup par le pic, *liſ.*, du pic.

Pag. 109, lig. 4, le fit couler à fonds, *liſ.* la fit couler à fonds.

Pag 117, lig. 9 & 10; en fit ſur ces Frégates qui étoit, *liſ.*, un qui étoit.

VIE



VIE DE JEAN-BART, CHEF D'ESCADRE SOUS LOUIS XIV.

CET homme célebre nâquit à Dunkerque en 1650, de parens très-pauvres. Son pere étoit pêcheur: chargé d'une famille nombreuse, il fit prendre de bonne-heure son métier à ses deux fils aînés, Jean & Gaspard; ne songea même pas à leur faire apprendre à lire & à écrire. On les désignoit tous deux par leur nom de baptême: Jean étoit l'aîné; on s'accoutuma à l'appeller

Jean-Bart, & ces deux noms devinrent, par la ſuite, un nom propre : on ne connoît encore aujourd'hui ce grand marin que ſous le nom de Jean-Bart.

Quelques Ecrivains ont aſſuré que Jean-Bart étoit né à Hambourg ; qu'il y commit une action qui le mit dans le cas de s'enfuir en Hollande. C'eſt une calomnie hors de toute vraiſemblance. 1°. La ville de Dunkerque ſe glorifie de lui avoir donné la naiſſance. 2°. Le Chevalier de Forbin, qui étoit jaloux de ſon mérite & de ſa réputation, n'auroit pas manqué de faire connoître que ſa jeuneſſe étoit tachée.

Jean-Bart avoit l'ame élevée ; il rougit de ſe voir réduit à l'état

de pêcheur ; résolut d'en sortir ; alla en Hollande ; se mit mousse. Une activité incroyable, secondée par un courage à toute épreuve, une force de corps extraordinaire, le firent admirer de tous ceux qui alloient en mer avec lui. Il servit sous le fameux Ruiter ; devint bientôt un excellent homme de mer.

Les Hollandois, enyvrés de leurs succès, oserent insulter leurs voisins, firent frapper plusieurs médailles injurieuses aux têtes couronnées. Une représentoit la Hollande appuyée sur des trophées, avec une inscription qui annonçoit qu'elle avoit rétabli plusieurs Rois sur leur trône, nettoyé les mers, assuré le repos de l'Europe par la force de ses armes.

Ces Républicains avoient fait repréſenter le Roi d'Angleterre, comme un Prince fainéant & voluptueux : ils ſe vantoient d'avoir arrêté le Roi de France dans ſes conquêtes, & firent encore frapper une médaille, ſur laquelle on voyoit Joſué Benningue, un de leurs Miniſtres, ayant un ſoleil au-deſſus de ſa tête, & pour deviſe ces mots : *Conſpectu meo ſtetit ſol.* Ils vouloient exprimer par-là, que la Hollande avoit arrêté la courſe de Louis XIV, dont la deviſe étoit le ſoleil.

Les Hollandois marquoient enfin la plus grande ingratitude à la France, qui les avoit toujours protégés, leur avoit même fourni les moyens de ſecouer le joug de l'Eſpagne. Ils faiſoient

tous leurs efforts pour armer l'Europe contre cette Puissance.

Louis XIV, trop fier pour ne pas réprimer leur insolence, fit publier le 16 Avril 1671, un Manifeste, par lequel il leur déclaroit la guerre, & en expliquoit les raisons. Le Roi d'Angleterre, que les Hollandois avoient insulté, joignit ses forces à celles du Roi de France. On fit des préparatifs de part & d'autre.

Les Hollandois, voyant qu'ils alloient avoir à combattre les deux Puissances les plus formidables de l'Europe, chercherent à rassembler tous ceux qui avoient marqué du talent pour la marine. Ils offrirent de l'emploi à Jean-Bart. Il n'avoit alors que vingt-un ans & quelques mois;

il ne s'étoit jamais trouvé à portée de recevoir de ces préceptes néceſſaires au commun des hommes, pour les guider dans leur conduite ; n'avoit étudié que la marine, ne ſavoit que la marine. Le génie & le jugement lui indiquerent ce qu'il devoit faire dans cette conjoncture. (1) Il refuſa les offres qu'on lui faiſoit, ne voulut pas ſe couvrir de la honte attachée à tous ceux qui portent les armes contre leur Roi & leur Patrie, s'enfuit, retourna à Dunkerque. Il ſe mit ſur un vaiſſeau Corſaire, montra tant de valeur qu'il ſe fit remarquer. Ce corſaire ne ſortoit jamais de Dunkerque, qu'il ne

(1) Hiſt. de Dunkerque, ſeconde partie.

fît des prises considérables. Les Officiers & les Matelots convenoient que c'étoit à lui qu'ils étoient en partie redevables de leurs succès ; qu'il les excitoit tous par son exemple.

Son nom n'étoit encore connu que dans le port de Dunkerque. Sa réputation ne s'étendoit pas au-delà : bientôt elle fit un bruit qui se répandit jusqu'à la Cour. En 1675, il vit que ses prises lui avoient procuré une somme assez considérable ; résolut d'employer ses talens pour lui-même ; équipa à ses frais une Galiotte, la monta de deux piéces de canon, de trente-six hommes ; alla en course, rencontra devant le Texel une Frégate de dix-huit canons, de soixante-cinq hommes. Il eut la

hardieſſe de l'attaquer ; monta à l'abordage ; s'en rendit maître, l'amena à Dunkerque ; fit d'autres priſes qui le mirent en état de s'aſſocier avec pluſieurs Armateurs de ce Port (1). Ils armerent une Frégate de dix piéces de canon. Jean-Bart la monta. A peine étoit-il ſorti du port de Dunkerque, qu'il en rencontra une Hollandoiſe de douze piéces de canon, nommée *l'Eſpérance*, l'attaqua, la prit après un combat de quelques heures ; alla enſuite croiſer dans la mer Baltique ; tomba ſur une flotte marchande, compoſée d'un nombre conſidérable de vaiſſeaux, eſcortée par deux Fréga-

(1) Mémoires Chronologiques du tems.

tes, l'une de douze piéces de canon, l'autre de dix-huit. Il aborda celle-ci; la prit; mit l'autre en fuite; détruisit une partie de la flotte; s'empara de l'autre. Ces exploits encouragerent les Armateurs qui s'étoient associés avec lui; ils firent construire cinq Frégates. Jean-Bart en monta une qui se nommoit la *Palme*, de dix-huit canons. Etant Chef de cette petite Escadre, il fit mettre à la voile le 23 Mars 1676, rencontra un Vaisseau Hollandois de dix piéces de canon, s'en empara, l'envoya à Dunkerque. Cette prise fut estimée cinquante mille écus. Quelques jours après, il rencontra huit vaisseaux marchands qui venoient de Londres,

étoient chargés de diverſes marchandiſes, eſcortés par trois Vaiſſeaux de Guerre, l'un de Zélande, monté de dix-huit canons, les deux autres d'Oſtende, montés de vingt quatre & de vingt-huit. Si-tôt qu'il les apperçut, il donna ordre à une de ſes Frégates d'attaquer les vaiſſeaux marchands ; s'élança ſur les trois qui les eſcortoient. Il monta d'abord à l'abordage du Vaiſſeau Zélandois, abattit le Capitaine à ſes pieds, força l'Equipage effrayé de ſe rendre, ſe hâta d'avancer contre le Vaiſſeau Oſtendois de vingt-huit piéces de canon ; mais celui-ci prit la fuite, l'autre, qui étoit de vingt-quatre, ſuivit ſon exemple. Jean-Bart conduiſit les huit

vaiſſeaux marchands à Dunkerque, avec le Vaiſſeau Zélandois qu'il avoit pris à l'abordage. Il y avoit laiſſé le corps du Capitaine qui étoit tombé ſous ſes coups. Le Lieutenant le fit embaumer; le reporta en Hollande. Cette victoire fit beaucoup d'honneur à Jean-Bart: les trois Capitaines ennemis étoient regardés comme de très-braves Officiers.

(1) Jean-Bart arrivoit toujours à Dunkerque avec des priſes conſidérables, après s'être rendu maître, ou avoir mis en fuite les Vaiſſeaux d'eſcorte. Au mois de Mai 1677, il rencontra ſeize Vaiſſeaux marchands, richement

(1) Mémoires Chronologiques.

chargés, qui alloient de Hollande en Angleterre, étoient escortés par une Frégate de vingt-quatre piéces de canon. Il attaqua cette Frégate avec son intrépidité ordinaire : celui qui la commandoit étoit courageux ; il opposa une résistance opiniâtre. Cette résistance excitoit le courage de Jean-Bart : il animoit ses Matelots par son exemple : enfin, après un combat de trois heures, il se rendit maître de la Frégate Hollandoise, prit les Vaisseaux marchands ; les amena à Dunkerque. Trop vif & trop bouillant pour rester dans l'inaction, il se remit en course au mois de Septembre de la même année, avec la même Frégate, qu'il avoit fait radouber ; en

rencontra une, nommée *le Neptune* de trente-ſix canons, avec un équipage aſſez conſidérable : elle eſcortoit pluſieurs Vaiſſeaux marchands. L'intrépide Jean-Bart nebalança pas à l'attaquer, alla à l'abordage, renverſa ſous ſes coups tous ceux qu'il rencontra, jetta l'épouvante dans le Vaiſſeau ennemi, s'en rendit maître, enleva les Vaiſſeaux marchands, les conduiſit en France, avec la Frégate ennemie. Louis XIV, informé des belles actions de ce redoutable Marin, lui envoya une médaille & une chaîne d'or.

Le Vaiſſeau, la *Palme*, qu'il avoit coutume de monter; avec lequel il s'étoit tant de fois précipité au milieu des haſards, ſe trouvant hors d'état de ſervir,

par la multitude des coups de canon qu'il avoit reçus, il en prit un autre, nommé le Dauphin, de quatorze piéces de canon. Au mois de Mars 1678, il rencontra un Vaiſſeau Hollandois, nommé le Sehedain, de trente-deux piéces de canon, qui ſervoit de garde-côte devant le Texel. Ce Vaiſſeau, ſe fiant ſur ſes forces, alla à lui, lâcha ſa bordée, crut qu'il alloit enlever le Dauphin, ſe repaiſſoit déja de la gloire d'avoir pris le redoutable Jean-Bart. La ſupériorité du nombre des canons, des hommes, ne jette point la crainte dans l'ame d'un guerrier qui eſt incapable d'en ſentir. Jean-Bart ordonne qu'on monte à l'abordage; commande & com-

bat. Il reçoit plusieurs blessures, renverse ceux qui lui résistent; s'élance sur le Commandant du Vaisseau ennemi ; l'abat; s'empare de son bâtiment.

L'Angleterre s'étoit, depuis plusieurs années, détachée de la France, pour s'unir contr'elle à la Hollande & à l'Espagne: par cette réunion, la mer fut couverte d'un plus grand nombre de Vaisseaux ennemis, & Jean-Bart trouva plus souvent occasion de combattre, de remporter des victoires, de faire des prises. Il coula bas, fit échouer, brûla, amena au port de Dunkerque un nombre incroyable de Vaisseaux: les Registres de la Marine en sont remplis.

(1) La paix étant signée avec toutes les Puissances, vers la fin de 1678, le Roi, qui avoit souvent entendu vanter le grand courage & la grande capacité de Jean-Bart, voulut l'avoir à son service, lui donna le commandement d'une Frégate de quatorze canons, avec ordre d'aller croiser contre les Saletins. Il prit un Corsaire de cette Nation, monté de seize canons & de quarante hommes d'Equipage; l'amena à Toulon (2). Monsieur de Vauban avoit souvent entendu parler de Jean-Bart : il conçut une haute idée de ce Marin; vanta son mé-

(1) Mémoires Chronologiques.

(2) Hist. de Dunkerque.

rite à Louis XIV qui le fit Lieutenant de Vaiſſeau.

L'Eſpagne ayant refuſé de céder à la France les équivalens pour les Places qu'elle lui avoit rendues à la paix, Louis XIV réſolut de ſe faire juſtice par lui-même; fit entrer des troupes ſur les terres d'Eſpagne; y prit pluſieurs Places. L'Eſpagne, malgré la foibleſſe où elle ſe trouvoit alors, déclara la guerre à la France, en 1683. Elle eſpéroit que toutes les autres Puiſſances de l'Europe ſe réuniroient à elle, pour arrêter les projets ambitieux qu'on attribuoit à Louis XIV. Elle ſe trompa: la Hollande refuſa de ſe prêter aux ſollicitations du Prince d'Orange; Charles II, Roi d'Angleterre, ne

vouloit point rompre avec la France ; l'Empereur étoit occupé contre les Turcs. Louis XIV tourna toutes ſes forces de terre & de mer contre les Eſpagnols. Jean-Bart eut le commandement d'une Frégate, avec ordre de croiſer dans la Méditerranée. Il rencontra un Vaiſſeau de guerre Eſpagnol, dans lequel il y avoit trois cents cinquante ſoldats Eſpagnols ; l'attaqua ; le prit ; le conduiſit à Breſt. Peu de tems après, il s'embarqua avec le ſieur d'Amblimont, ſur le Vaiſſeau le Modéré, faiſant partie de la Flotte qui devoit aller attaquer celle des Eſpagnols, aux environ de Cadix. Les deux armées navales ſe rencontrerent, ſe livrerent un combat furieux.

Jean-Bart y fit des prodiges de valeur ; prit deux vaiſſeaux de guerre Eſpagnols, quoiqu'il eût été bleſſé à la cuiſſe. (1) En 1689, il monta une Frégate de vingt-quatre piéces de canon, partit de Dunkerque avec le Chevalier de Forbin, qui en montoit une de ſeize. Ils avoient reçu ordre d'eſcorter pluſieurs Vaiſſeaux marchands, chargés pour le compte du Roi, & qui alloient à Breſt. Pendant le trajet, ils rencontrerent un Corſaire Hollandois de quatorze piéces de canon ; lui donnerent la chaſſe; le joignirent ; monterent à l'abordage. Le Corſaire ſe battit en déſeſpéré ; ne ſe rendit qu'après avoir perdu la

---

(1) Mémoires du Chevalier de Forbin.

plus grande partie de ſon équipage. Jean-Bart & le Chevalier de Forbin le conduiſirent à Breſt avec les vaiſſeaux qu'ils eſcortoient. Ils reçurent ordre d'aller au Havre, pour eſcorter vingt autres Vaiſſeaux marchands qui étoient prêts à partir : au milieu de la Manche, par le travers des Caſquettes, ils rencontrerent deux Vaiſſeaux de guerre Anglois, de cinquante piéces de canon. Le Prince d'Orange, qui étoit monté depuis peu ſur le Trône d'Angleterre, avoit engagé cette Puiſſance à ſe déclarer contre Louis XIV.

A force de voiles, les deux Vaiſſeaux Anglois arriverent ſur la Flotte Françoiſe. Le Chevalier de Forbin conſeilla à Jean-Bart

de prendre le large. Jean-Bart lui dit qu'il ne se couvriroit jamais de la honte d'avoir fui devant l'Ennemi. Il commandoit la Flotte, il fallut obéir. Jean-Bart & Forbin armerent trois des plus forts Vaisseaux marchands; prirent des Matelots dans les autres; leur donnerent ordre d'attaquer un des deux Vaisseaux ennemis, afin de l'occuper pendant qu'ils combattroient contre l'autre. Jean-Bart dit au Chevalier de le seconder; alla à pleines voiles sur un des Vaisseaux Anglois; mais le vent devint calme à l'instant, lui fit faire un faux abordage: son beaupré s'embarrassa dans les haubans du Vaisseau ennemi. Le Chevalier de Forbin vint promptement à son

ſecours : Jean-Bart ſe dégagea ; ils attaquerent l'Ennemi avec tant de fureur , qu'ils le forcerent d'abandonner ſon pont & le gaillard ; ſe voyoient au moment de s'en rendre maîtres : mais le ſecond Vaiſſeau Anglois vint à ſon ſecours. Les trois Vaiſſeaux marchands , au lieu de lui livrer combat , comme on en étoit convenu , lacherent priſe. Ce Vaiſſeau attaqua les deux Frégates Françoiſes , à la petite portée du fuſil , ce qui fit changer l'ordre du combat , qui devint alors terrible. Jean-Bart & le Chevalier de Forbin ſe battirent comme deux lions en fureur , pour donner le tems aux Vaiſſeaux marchands de fuir. Enfin, la plus grande partie de l'Equi-

page des Frégates Françoiſes périt ; les deux Capitaines furent bleſſés ; leurs Vaiſſeaux raſés de l'avânt à l'arriere : ils ſe rendirent, ne pouvant plus ſe défendre. La victoire coûta cher aux Anglois : ils perdirent une quantité prodigieuſe de Matelots & d'Officiers, du nombre deſquels fût le Capitaine. Le Contre-Maître prit le commandement des deux Vaiſſeaux, conduiſit Jean-Bart & le Chevalier de Forbin à Plimouth, avec leurs Frégates ; traita les priſonniers fort dûrement. Il étoit fâché de voir que leur courage & leur opiniâtreté lui avoient coûté très-cher, & facilité aux Bâtimens marchands le moyen de s'enfuir à la Rochelle. On dépouilla le Chevalier

de Forbin, & on laissa Jean-Bart avec ses habits, parce qu'il parloit Anglois. Le Gouverneur de Plimouth donna d'abord des marques de considération à ces deux Officiers; les fit manger avec lui; les traita même magnifiquement : mais il ne fit pas rendre les habits au Chevalier de Forbin. Le repas étant achevé, il les fit conduire dans une petite auberge, où on les enferma dans une chambre dont les fenêtres étoient grillées : on mit en outre des gardes à la porte. On crut qu'on ne pouvoit assez prendre de précautions pour retenir en prison un homme aussi entreprenant que Jean-Bart.

Une pareille situation ne pouvoit manquer d'impatienter deux hommes

hommes tels que Jean-Bart & Forbin : ils s'occupoient sans cesse à chercher les moyens de sortir de captivité. Le hasard les leur procura : un Matelot Ostendois, parent de Jean-Bart, conduisoit un petit Bâtiment de sa Nation : il fut tellement battu par la tempête, qu'il se trouva obligé de relâcher à Plimouth pour se refaire (1). Il apprit que Jean-Bart y étoit détenu prisonnier ; demanda & obtint la permission de l'aller voir. Forbin & Jean-Bart lui communiquerent le projet qu'ils avoient formé de s'évader ; lui offrirent douze cents livres, s'il vouloit leur prêter du secours : cette somme le tenta ;

(1) *Id. Ibid.*

il leur apporta une lime pour limer une des grilles de leurs fenêtres. Ils mirent dans leur complot un Chirurgien qui panſoit leurs bleſſures : il étoit François, avoit été pris ſur un Vaiſſeau de cette Nation, deſiroit beaucoup de s'en retourner en France. Deux Mouſſes chargés d'avoir ſoin d'eux, furent gagnés par leurs promeſſes ; les ſervirent avec zèle. Au bout d'onze jours, les Mouſſes dirent aux priſonniers qu'ils pouvoient partir ; qu'ayant trouvé un batelier ivre, étendu dans ſon canot, ils l'avoient tranſporté dans un autre, & conduit le ſien dans un endroit écarté du port ; qu'ils pourroient s'y embarquer pendant la nuit, ſans

être apperçus. Ils prierent le Chirurgien de dire au Matelot Oſtendois de porter du pain, de la bierre, du Fromage, une bouſſole, un compas, une carte marine dans le canot que les Mouſſes avoient mis à l'écart ; de tenir tout prêt pour minuit. Les deux priſonniers ſe hâterent de limer la grille d'une de leurs fenêtres, & ſi-tôt que le Matelot Oſtendois eut jetté une pierre par cette fenêtre, comme ils en étoient convenus, ils attacherent leurs draps aux débris de la grille ; deſcendirent ; trouverent le Matelot qui les attendoit ; ſe rendirent promptement au canot, avec le Chirurgien & les deux Mouſſes. Le Chevalier de Forbin, qui n'étoit pas encore

guéri de ſes bleſſures, ſe chargea du gouvernail. Jean-Bart prit le grand aviron ; un des Mouſſes prit le petit. En traverſant la rade, ils rencontrerent pluſieurs Vaiſſeaux Anglois qui croiſoient. On cria : *Où va le canot.* Jean-Bart, qui, comme nous l'avons dit, ſavoit l'Anglois, répondit : *Pêcheur.*

Un brouillard fort épaix, qui s'étoit élevé pendant la nuit, favoriſa leur fuite. Ils mirent deux jours & demi à traverſer la manche. Jean-Bart étoit jeune & vigoureux ; il rama pendant tout ce tems avec un courage qui étonna le Chevalier de Forbin : il ne diſcontinuoit que pour manger ; ce qu'il faiſoit même avec beaucoup de précipitation. Ils

arriverent enfin ſur les côtes de Bretagne, après avoir fait ſoixante-quatre lieues; aborderent près d'un Village nommé Harqui, à ſix lieues de Saint-Malo. Ils y trouverent une brigade de ſix hommes, chargés d'arrêter les Religionnaires qui paſſoient en Angleterre. Un de ces ſoldats reconnut le Chevalier de Forbin; alla à lui; le ſalua; lui dit que le bruit s'étoit répandu qu'ils étoient morts Jean-Bart & lui. Ils allerent à Saint-Malo; trouverent pluſieurs Marchands qui leur offrirent de l'argent.

Le Chevalier de Forbin ſe rendit à la Cour: Jean-Bart, qui n'y avoit aucun appui, ne voulut pas y aller: il craignoit qu'on

ne leur reprochât de s'être mal défendus : mais la renommée les y avoit devancés. Ceux qui formoient l'Equipage des Vaisseaux Marchands avoient fait connoître la valeur de Forbin & de Jean-Bart ; assuré que c'étoit à elle seule qu'ils étoient redevables de leur conservation ; que ces deux braves Officiers s'étoient sacrifiés pour les sauver. Le Chevalier de Forbin, instruit des sentimens du Roi à leur égard ; alla chez M. de Seignelai, Ministre de la Marine. Ce Seigneur le reçut avec beaucoup d'accueil ; le présenta au Roi, qui lui marqua des bontés ; lui demanda les détails de son aventure ; lui donna quatre cents écus de gratification. Le Chevalier de Forbin assure

qu'il dit au Roi que Jean-Bart avoit partagé les dangers avec lui ; que sa valeur étoit à toute épreuve ; enfin qu'il étoit digne des attentions & des bontés de Sa Majesté. Le Monarque sut bon gré au Chevalier de Forbin de rendre justice à Jean-Bart ; dit à M. de Louvois, qui étoit alors auprès de lui : *Le Chevalier de Forbin fait une action qui n'a gueres d'exemple à ma Cour* ; le fit Capitaine de Vaisseau ; donna le même grade à Jean-Bart ; lui envoya la même gratification. Cette action mériteroit effectivement de grands éloges si on pouvoit en croire le Chevalier de Forbin ; mais il est suspect lorsqu'il parle de lui, comme on le verra dans la suite.

En 1690, le Roi fit faire un armement confidérable à Breft ; en donna le commandement au Comte de Tourville, qu'il fit Vice-Amiral. Jean-Bart, qui étoit alors à Dunkerque, eut ordre de monter l'Alcion, de quarante canons, & de deux cents-vingt hommes d'Equipage; d'aller joindre la Flotte de Breft: elle fe trouva compofée de foixante-dix-huit Vaiffeaux de guerre ; de vingt-un Brûlots. Elle mit à la voile le 23 Juin 1690 ; entra dans la Manche le 29, rangea les côtes d'Angleterre. Le 4 Juillet, le Comte de Tourville chercha quelqu'un qui fût affez hardi, & en même tems affez adroit pour aller reconnoître l'ennemi. Jean-Bart fe

préſenta ; ſe mit dans une petite chaloupe avec des filets, avança pendant la nuit vers les Ennemis. On cria : *Qui vive* ! il répondit en Anglois : *Pêcheur*. On le laiſſa tranquille : il examina avec attention la poſition des Ennemis, revint en rendre compte à M. de Tourville. Leur armée n'étoit composée que de cinquante-ſept Vaiſſeaux de guerre, de trente petits Bâtimens, tant Frégates que Brûlots. Elle étoit au vent, rangée ſur une même ligne ; les Vaiſſeaux n'étant éloignés que d'un demi-cable les uns des autres. Les Hollandois avoient l'avant-garde ; l'Amiral Rouge d'Angleterre faiſoit le corps de bataille ; l'Amiral Bleu de la même Nation, faiſoit l'ar-

riere-garde. Tous leurs Vaisseaux étoient plus forts que ceux de France : il y en avoit plus de douze de cent piéces de canon ; les autres étoient à proportion. Au vent de cette ligne étoient leurs Brûlots & les autres Bâtimens. En conséquence de ce renseignement, M. le Comte de Tourville se prépara au combat ; rangea son armée en ordre de bataille ; alla aux Ennemis ; les attaqua sur les neuf heures du matin. Pendant ce combat, qui dura une partie de la journée, les Hollandois montrerent beaucoup plus de courage que les Anglois. Six de leurs gros Vaisseaux furent démâtés & criblés : ils en firent échouer plusieurs autres, que les François

brûlerent : leur perte monta enfin à quinze Vaisseaux : les deux tiers de leurs Equipages furent tués ou mis hors de combat. Du côté des François, il n'y eut que quatre cents hommes de tués, & environ cinq cents de blessés.

Après le combat, les deux Flottes alliées se retirerent dans la Tamise pour se radouber. Les Etats de Hollande instruits de la défaite de leur Marine, armerent promptement quatorze gros Vaisseaux ; les firent passer dans la Tamise pour y joindre les autres. L'Armée Françoise regagna les côtes de France : on débarqua les blessés & les malades à Honfleur & au Havre.

Pendant que M. de Tourville

faiſoit réparer ſes Vaiſſeaux, Jean-Bart fit promptement radouber le ſien, qui n'avoit été que fort légérement endommagé, quoiqu'il ſe fût battu long-tems avec un courage qui effrayoit les Ennemis, excitoit le courage de ceux qui étoient avec lui. Il alla croiſer ſur les côtes de Hollande; détruiſit la pêche des Hollandois; coula bas preſque tous leurs Vaiſſeaux pêcheurs. Les Etats de Hollande ſe plaignirent beaucoup: mais leurs plaintes faiſoient l'éloge de Jean-Bart. Ce ne fut pas aſſez pour lui d'avoir fait ſentir les effets de ſon activité à une partie des Ennemis de ſa Nation, il voulut encore montrer ſon courage à une autre. En revenant à

Dunkerque, il rencontra deux Vaiſſeaux Anglois qui tranſportoient en Angleterre quatre cents cinquante ſoldats Danois; les attaqua ſur le champ; les enleva preſqu'auſſi-tôt; les emmena avec lui. Il alla enſuite à Breſt joindre la Flotte: on le détacha avec quatre autres Vaiſſeaux de guerre, deux Brûlots commandés par le Marquis d'Amfreville, pour aller en Irlande appuyer ceux qui tenoient le parti du Roi Jacques. Pendant ce tems le Comte de Tourville fit une deſcente en Angleterre, du côté de Torbay; brûla douze Vaiſſeaux ennemis qui étoient dans la baie de Tingmouth; retourna à Breſt vers le milieu du mois d'Août 1690.

Le Roi avoit fait charger à Hambourg deux Vaisseaux de poudre, de cuivre, de plomb, d'armes, &c. Ils étoient restés à l'Elbe, où on les radouboit. On eut peur que les Hollandois n'en fussent informés & ne s'en emparassent : on chercha quelqu'un qui fût capable de les escorter & de les défendre : Jean-Bart fut nommé pour cette expédition. Il partit sur le champ; se rendit à Hambourg; apprit que les deux Vaisseaux n'étoient pas encore prêts. Trop actif pour rester dans l'inaction, il alla croiser sur ces côtes; rançonna pour quarante-cinq mille écus de Bâtimens qui revenoient de la pêche de la Baleine ; retourna à Dunkerque avec ces rançons

& les deux Navires chargés de marchandiſes ; brava plusieurs Vaiſſeaux de guerre Hollandois que les Ennemis avoient envoyés ſur ſon paſſage pour l'arrêter.

Louis XIV, inſtruit que les Ennemis faiſoient tous leurs efforts pour réparer la perte qu'ils avoient eſſuyée dans la Manche l'année précédente, envoya ordre à M. le Comte de Tourville de faire tous les préparatifs qu'il croiroit néceſſaires pour leur réſiſter. Le Comte ſe rendit à Breſt ; fit la revue de la Flotte, de ſes Equipages ; ſe tint prêt à partir. Jean-Bart fut chargé de commander le Vaiſſeau *l'Entendu*, dans l'Eſcadre Bleue : il étoit de ſoixante-ſix piéces de canon, & de quatre

cents hommes d'Equipage : mais il ne ſe paſſa rien de remarquable cette année entre la Flotte des Ennemis & celle de France. Jean-Bart ſe retira à Dunkerque pour attendre les ordres du Roi. Les Hollandois & les Anglois bloquerent ce port de maniere qu'ils empêchoient tous les gros Vaiſſeaux d'y entrer & d'en ſortir. Jean-Bart, impatient de ſe voir ainſi enfermé, réſolut de tout tenter pour ſortir de cette inſupportable oiſiveté. Il fit propoſer à M. de Pontchartrain, alors Miniſtre de la Marine, & ſucceſſeur de M. de Seignelai, mort depuis peu, d'armer une Eſcadre de petits Vaiſſeaux ; aſſura à ce Miniſtre qu'il paſſeroit avec cette Eſcadre par les

intervalles des Vaiſſeaux ennemis; qu'il gagneroit la pleine-mer; iroit interrompre le commerce que les Anglois & les Hollandois faiſoient avec trop de tranquillité dans le Nord. M. de Pontchartrain goûta d'abord ſon projet; lui manda de faire l'armement qu'il propoſoit; lui fit tenir l'argent qui pouvoit lui être néceſſaire (1). La Cour a toujours été remplie d'envieux: il s'y en trouva alors qui virent avec dépit qu'un homme d'une naiſſance obſcure fixoit l'attention du Miniſtre; étoit chargé d'une expédition de la plus grande importance. Ils dirent que le projet de Jean-Bart

(1) *Id. Ibid.* Mémoires du tems.

étoit impraticable ; qu'il engageoit le Roi à faire des dépenſes inutiles. Le Miniſtre les crut trop facilement ; écrivit d'une maniere un peu dure à Jean-Bart ; lui ordonna de diſcontinuer l'armement.

Un homme d'un caractere moins ferme ſeroit reſté accablé ſous le coup que l'envie lui portoit ; mais Jean-Bart fit une réponſe concertée avec le Chevalier de Forbin ; manda au Miniſtre, que ſon projet étoit ſi bien combiné, qu'il ne doutoit pas de la réuſſite ; lui préſenta les moyens qu'il emploieroit pour y parvenir ; ſe chargea de tous les événemens ; aſſura que les intérêts du Roi demandoient qu'on le laiſſât continuer. M. de

Pontchartrain céda à ſes raiſons; lui répondit d'une maniere obligeante; l'engagea à continuer. L'armement étant achevé, ils mirent à la voile pendant la nuit. Jean-Bart, qui étoit à la tête de l'Eſcadre, dit aux autres Capitaines de le ſuivre & de l'imiter. Il paſſa par une des intervalles qui étoient entre les Vaiſſeaux ennemis; lâcha ſes deux bordées de canon: les autres l'imiterent. Jean-Bart étoit en pleine-mer, & les Ennemis dans leur ſurpriſe, n'avoient pas encore ſongé à l'attaquer. Au point du jour il ſe trouva hors de leur vue. Vers le ſoir il apperçut quatre Vaiſſeaux qui faiſoient la même route que lui. Il crut d'abord qu'ils avoient été déta-

chés de ceux qui faiſoient le blocus de Dunkerque ; les envoya reconnoître , apprit que c'étoient trois Vaiſſeaux marchands Anglois richement chargés pour la Ruſſie ; eſcortés par un Vaiſſeau de guerre. Il les ſerra de près pendant la nuit ; attaqua dès le point du jour le Vaiſſeau de guerre ; le prit, ſans eſſuyer beaucoup de réſiſtance ; s'empara des trois Vaiſſeaux marchands. Jean-Bart avoit reçu ordre de la Cour de brûler tous les Vaiſſeaux ennemis qu'il prendroit : mais Patoulet, Intendant de Dunkerque, étoit occupé de ſes intérêts ; il modifia ces ordres ; lui fit entendre que l'intention de la Cour étoit d'en excepter les priſes

d'une certaine importance; lui donna même un Commiſſaire, avec ordre de lui remettre les priſes qui ſeroient de quelque importance. Comme les quatre Vaiſſeaux valoient au moins quatre millions, le Commiſſaire de l'Intendant s'en empara, les fit amariner, & conduire par une Frégate à Bergue en Norvege. Deux jours après, l'Eſcadre de Jean-Bart rencontra encore la Flotte Hollandoiſe de la pêche aux harangs, qui n'étoit eſcortée que par un Vaiſſeau de guerre: les Hollandois la croyoient en ſûreté, imaginant que les Anglois, qui bloquoient le port de Dunkerque, empêcheroient le redoutable Jean-Bart d'en ſortir. Il enleva le Vaiſſeau de guerre,

brûla tous les autres ; prit les Equipages ſur ſes Vaiſſeaux ; relâcha les priſonniers ſur les côtes d'Angleterre. Il alla enſuite croiſer ſur celles d'Ecoſſe ; mit pied à terre ; fit retrancher vingt hommes de ſes Equipages dans un endroit où ils pouvoient couvrir les chaloupes, les canots, & favoriſer la retraite. Il pilla & brûla pluſieurs Villages. L'alarme ſe répandit dans les environs ; on forma un petit corps de Cavalerie & d'Infanterie, qui pouvoit monter à trois cents hommes. Les vingt François qui étoient retranchés, firent un feu violent ſur eux ; les mirent en fuite. Jean-Bart brûla pluſieurs pêcheries, avant de quitter l'Ecoſſe. Il mit enſuite à la voile ; alla

débarquer à Bergue en Norvege, où on avoit envoyé ; comme nous l'avons dit plus haut, les trois Vaiſſeaux marchands & le Vaiſſeau de guerre qui les eſcortoit. La maniere dont le Chevalier de Forbin parle de Jean-Bart dans ſes Mémoires, annonce qu'il étoit alors jaloux de voir qu'un homme d'une naiſſance beaucoup inférieure à la ſienne, avoit un mérite beaucoup ſupérieur au ſien. Il dit qu'ayant été ſéparé de l'Eſcadre, il arriva à Bergue quelque tems après Jean-Bart ; qu'il le trouva occupé à boire dans un cabaret d'où il ne ſortoit point, ne s'occupant nullement de ſes affaires ; que le Gouverneur le prenoit pour un ſimple Corſaire ; en faiſoit

ſi peu de cas, qu'il lui avoit enlevé les priſes qu'ils avoient faites, Forbin & lui, au commencement de la campagne, ſans que Jean-Bart y apportât la moindre oppoſition. Il ajoûte qu'il repréſenta à Jean-Bart combien il avoit tort de ſouffrir un traitement auſſi injurieux ; alla chez le Gouverneur, qui entendoit un peu le François ; lui demanda, d'un ton aſſez vif, pourquoi il s'étoit emparé des priſes que les Vaiſſeaux du Roi de France avoient faites ; que le Gouverneur lui répondit qu'il ignoroit que ces Vaiſſeaux appartinſent à Sa Majeſté Très-Chrétienne ; qu'il les avoit pris pour des Corſaires particuliers ; que d'ailleurs il falloit s'adreſſer

à

à l'Intendant. Le Chevalier de Forbin aſſure que l'Intendant le renvoya froidement au Gouverneur; que voyant qu'on ſe moquoit ainſi d'eux, il conſeilla à Jean-Bart de ſe faire juſtice lui-même; qu'ils armerent ſur le champ les canots & les chaloupes, allerent à bord des priſes, en chaſſerent les Danois qui les gardoient.

Le Chevalier de Forbin continue ſon éloge; aſſure qu'il écrivit, de ſon chef, à M. de Pruneviau, Ambaſſadeur du Roi de France auprès de Sa Majeſté Danoiſe; le pria de ſe plaindre à ce Monarque de l'inſulte que le Gouverneur & l'Intendant de Bergue avoient faite au Pavillon du Roi de France; qu'ils viſiterent

ensuite leurs Vaisseaux ; trouverent que leurs balots avoient été ouverts & pillés ; qu'ils firent faire un inventaire de ce que leurs prises contenoient ; en dresserent procès - verbal ; reçurent le témoignage de ceux qui étoient restés dans les Vaisseaux qu'ils avoient pris ; que le Commissaire qui les accompagnoit depuis Dunkerque, se trouvant coupable, fut mis aux fers ; qu'ils ordonnerent les arrêts au Capitaine de la Frégate qui avoit escorté les prises.

Est-il vraisemblable qu'un homme d'un caractere aussi bouillant & aussi ennemi du repos que Jean-Bart, restât dans une parfaite tranquillité, comme l'annonce Forbin ; même dans

une ſtupide indolence, pendant qu'on le dépouilloit du fruit de ſes travaux, de ſon courage. On ne ſe perſuadera jamais qu'une ame élevée comme la ſienne, fût capable de pareilles baſ-ſeſſes.

Lorſque le Chevalier de Forbin fait le récit des actions de Jean-Bart auxquelles il aſſiſte, il s'en attribue toute la gloire; ne ſemble enfin écrire que ce que la vanité lui dicte. Pour prouver ce qu'il annonce, il préſente ce célebre Marin comme un ſtupide; incapable de former aucun projet, d'exécuter aucune entrepriſe importante; garde un profond ſilence ſur les actions auxquelles il n'a eu aucune part, dont il ne peut, par conſéquent,

s'attribuer la gloire. En voici une qui a été atteſtée par pluſieurs perſonnes du tems, & écrite dans pluſieurs Mémoires : elle ne ſe trouve cependant pas dans ceux de Forbin.

Pendant que Jean-Bart étoit à Bergue, un Anglois qui commandoit deux Vaiſſeaux y aborda, alla dans un lieu public où les étrangers avoient coutume de ſe rendre pour ſe rafraichir. Il apperçut un homme dont l'air fier & déterminé, la taille haute & robuſte le frapperent. L'entendant parler facilement Anglois, il eut la curioſité de ſavoir qui il étoit. Ceux auxquels il le demanda, lui répondirent que c'étoit Jean-Bart. *C'eſt lui que je cherche*, dit-il. *C'eſt lui-*

même, lui répondit-on. Cet Anglois lia converſation avec lui ; après un entretien aſſez court, il lui dit qu'il le cherchoit ; qu'il avoit envie d'en venir aux priſes avec lui. *Cela eſt très-facile*, lui répondit Jean-Bart : *J'ai beſoin de munitions*, *& partirai ſi-tôt que j'en aurai reçu. Je vous attendrai*, lui répondit l'Anglois. Jean-Bart apprit qu'un Vaiſſeau parti de Breſt pour lui en apporter avoit été pris par les Fleſſinguois ; vendit une de ſes priſes, acheta des proviſions. Pendant qu'il étoit occupé de ces ſoins, le Roi de Danemark fit écrire au Gouverneur de la Ville, une lettre remplie de plaintes & de menaces. L'Ambaſſadeur de France avoit repréſenté à Sa Majeſté

Danoiſe, qu'on avoit manqué au droit des gens, en inſultant dans ſes états les Vaiſſeaux du Roi de France, avec lequel il n'étoit point en guerre. Le Gouverneur alla prier Jean-Bart & Forbin de le juſtifier auprès du Roi ſon maître. Ils lui répondirent que leur honneur ne permettoit pas qu'ils ſe contrediſſent; lui promirent ſeulement de prier l'Ambaſſadeur de France de s'intéreſſer pour lui : ils lui tinrent parole.

Lorſque Jean-Bart eut fait les préparatifs pour ſon départ, il avertit le Capitaine Anglois qu'il mettroit à la voile le lendemain. L'Anglois répondit qu'ils ſe battroient lorſqu'ils ſeroient en pleine mer; mais qu'étant

dans un port neutre, ils devoient ſe traiter réciproquement avec amitié ; l'invita à déjeûner le lendemain à ſon Bord, avant de partir. Jean-Bart lui répondit : *Le déjeûner de deux ennemis comme vous & moi qui ſe rencontrent, doit être des coups de canon, des coups de ſabre.* Le Capitaine Anglois inſiſta. Jean-Bart étoit brave ; par conſéquent incapable de baſſeſſe : il jugea du Capitaine Anglois par lui ; accepta ſon déjeûner ; ſe rendit à ſon Bord ; prit un peu d'eau-de-vie, fuma une pipe ; dit au Capitaine Anglois : *Il eſt tems de partir.* L'Anglois lui dit : *Vous êtes mon priſonnier : j'ai promis de vous prendre, de vous amener en Angleterre.* Jean-Bart jetta ſur lui

un regard qui annonçoit ſon indignation & ſa fureur ; alluma ſa mêche, cria *à moi*; renverſa quelques Anglois qui étoient ſur le pont; dit : *Non je ne ſerai pas ton priſonnier : le Vaiſſeau va ſauter.* Tenant ſa mêche allumée, il s'élança vers un baril de poudre qu'on avoit, par haſard, tiré de la ſainte-barbe. Tout l'Equipage Anglois ſe voyant prêt de périr, fut ſaiſi d'effroi. Les François qui étoient dans les Vaiſſeaux de Jean-Bart l'avoient entendu : ils ſe mirent promptement dans des chaloupes ; monterent à l'abordage du Vaiſſeau où il étoit, hacherent en piéces une partie des Anglois; firent les autres priſonniers; s'emparerent du Vaiſſeau. En vain le Capitaine Anglois

repréſenta qu'il étoit dans un Port neutre, Jean-Bart l'emmena; le conduiſit à Breſt. Il laiſſa au port de Bergue, l'autre Vaiſſeau Anglois qui n'étoit pas complice de la trahiſon du Capitaine.

Lorſque Jean-Bart & Forbin furent arrivés à Dunkerque, ils reçurent ordre d'aller à la Cour, pour rendre compte de leur conduite. Patoulet, cet Intendant de Dunkerque, dont nous avons parlé, avoit cherché à les y deſſervir. Ils délibererent ſur le parti qu'ils avoient à prendre; convinrent que Forbin prendroit la poſte; iroit droit à Verſailles; que Jean-Bart ne connoiſſant pas ce pays, ſe rendroit, à petites journées à Paris; qu'il y reſteroit ſans ſe faire connoître, juſqu'à ce qu'il

eût reçu de ses nouvelles. Forbin alla chez M. de Pontchartrain ; justifia si bien auprès de lui sa conduite & celle de Jean-Bart, que ce Ministre le présenta le lendemain au Roi, qui le reçut avec bonté ; lui demanda où étoit Jean-Bart ; lui dit qu'il vouloit le voir. Sa Majesté avoit souvent entendu parler des actions étonnantes de Jean-Bart. Ce célebre Marin se rendit à la Cour ; se présenta pour entrer chez le Roi (1). Mais, comme il n'étoit pas encore jour, il resta dans l'antichambre ; tira sa pipe, battit son briquet ; se mit à fumer : tous ceux qui étoient présens furent étonnés de voir qu'il se

(1) Mémoires du tems, manuscrits.

trouvât un homme aſſez hardi pour prendre une pareille liberté. Les gardes voulurent le faire ſortir, diſant qu'il n'étoit pas permis de fumer chez le Roi. Il leur répondit, avec un air de ſang-froid : *J'ai contracté cette habitude au ſervice du Roi mon Maître ; elle eſt devenue un beſoin pour moi ; je crois qu'il eſt trop juſte pour trouver mauvais que j'y ſatisfaſſe*, & continua à fumer. Comme il n'avoit jamais paru à la Cour, il n'y avoit que le Chevalier de Forbin qui le connût ; mais il craignoit les ſuites de cette aventure ; n'oſa dire qu'il étoit venu avec lui. On alla avertir le Roi qu'un homme avoit la hardieſſe de fumer dans ſon appartement, & refuſoit d'en ſortir.

Louis XIV dit en riant : *Je parie que c'eſt Jean-Bart ; laiſſez-le faire.* Lorſqu'il entra, Sa Majeſté le reçut avec accueil ; lui dit : *Jean-Bart il n'eſt permis qu'à vous de fumer chez moi.* Au nom de Jean-Bart qui étoit fort connu, à l'accueil que le Roi fit à cet homme ſingulier, tous les Courtiſans furent étonnés ; ſe rangerent autour de lui, lorſqu'il eut quitté le Roi ; lui demanderent comment il avoit fait pour ſortir de Dunkerque avec ſa petite Eſcadre, pendant que ce Port étoit bloqué par une Flotte Angloiſe. Il les fit tous ranger ſur une ligne ; les écarta à coups de coude, à coups de poing ; paſſa au milieu d'eux ; ſe retourna ; leur dit : *Voilà comme j'ai fait,*

Quelques-uns rentrerent chez le Roi en riant ; lui raconterent ce qui venoit de ſe paſſer. Louis XIV voulut s'amuſer ; fit appeller Jean-Bart, &, croyant l'embarraſſer, lui demanda comment il avoit paſſé au travers de la Flotte Angloiſe qui bloquoit Dunkerque. Il répondit en termes énergiques, enfin en langage-Marin, qu'il leur avoit envoyé ſes bordées de tribord & de bas-bord. Les Courtiſans marquerent de la ſurpriſe. Le Roi leur dit : *Il me parle un peu groſſiérement ; mais il agit bien noblement pour moi.* Les parcourant enſuite des yeux, il ajouta : *Y en a-t-il un parmi vous qui ſoit capable de faire ce qu'il a fait ?* A cette queſtion accablante, ils baiſſerent tous la

tête. Le nom de Jean-Bart rempliſſoit tout Verſailles : les petits maîtres ſe diſoient : *Allons voir le Chevalier de Forbin qui mene l'Ours.*

Louis XIV lui fit donner une reſcription de mille écus ſur le Tréſor Royal. C'étoit un nommé *Pierre Gruin* qui devoit la payer ; il demeuroit dans la rue du grand Chantier, au Marais. Jean-Bart ſe rend à Paris ; va dans la rue du Grand-Chantier ; demande de porte en porte ou demeure Pierre Gruin ; trouve ſa maiſon ; dit au Portier : *N'eſt-ce pas ici que demeure Pierre Gruin ?* Le portier lui répond : *C'eſt ici que demeure M. Gruin.* Jean-Bart entre ; monte l'eſcalier ; ouvre les portes ; arrive au lieu où M. Gruin eſt à dîner avec pluſieurs perſonnes de ſes

amis ; dit : *Lequel de vous eſt Pierre Gruin ?* Pierre Gruin lui répond : *C'eſt moi qu'on appelle M. Gruin.* Jean-Bart lui préſente ſa reſcription. M. Gruin la prend ; la lit, paſſe la main par-deſſus ſon épaule, comme pour la lui rendre ; la laiſſe tomber, dit : *Vous repaſſerez dans deux jours.* Jean-Bart tire ſon ſabre, qu'il portoit toujours au lieu d'épée, lui dit : *Ramaſſe cela & paie tout-à-l'heure.* Un de ceux qui ſont à dîner avec M. Gruin, reconnoît Jean-Bart ; dit à M. Gruin : *Payez ; c'eſt Jean-Bart : il ne faut pas plaiſenter avec lui.* M. Gruin ſe leve, ramaſſe la reſcription ; dit à Jean-Bart de le ſuivre, qu'il va le payer. Il paſſe dans ſon bureau ; prend des ſacs remplis d'argent

blanc ; va pour les peſer. Jean-Bart lui dit : *Il me faut de l'or.* M. Gruin, que la peur a rendu poli, le paie en or.

On conſeilla à Jean-Bart de s'habiller proprement pour aller remercier Sa Majeſté des bontés qu'elle avoit eues pour lui, & prendre congé d'elle. Il ſe fit faire un habit, une veſte, une culotte de drap d'or ; fit tout doubler de drap d'argent, même la culotte. Cette doublure le gênoit beaucoup, principalement celle de la culotte, ce qui fit rire le Roi & toute la Cour, lorſqu'on fut inſtruit de cette ſimplicité. Le Chevalier de Forbin, jaloux de voir que le Roi & les Miniſtres marquoient beaucoup plus de bontés à Jean-Bart qu'à lui ;

qu'il l'éclipſoit tout-à-fait, demanda à être mis dans le département de Breſt, afin de ne plus ſervir avec Jean-Bart.

Jean-Bart étoit étranger à la Cour : il s'y déplaiſoit. Son courage & ſon activité le rappelloient au milieu des hazards : il retourna à Dunkerque, où il apprit la triſte nouvelle de la défaite de la Flotte Françoiſe par celles des Hollandois & des Anglois combinées. Nous croyons qu'il n'eſt pas hors de notre ſujet de dire deux mots de cette triſte aventure : en parlant d'un Marin, on doit annoncer ce qui ſe paſſa dans la Marine de ſon tems.

Louis XIV fit en 1692 tous les préparatifs qu'il crut néceſſaires pour rétablir le Roi Jacques ſur

le Trône d'Angleterre. Il fit équiper deux Flottes, l'une dans l'Océan, ſous les ordres du Comte de Tourville, l'autre dans la Méditerranée, commandée par le Comte d'Etrées. Le Roi Jacques ſe rendit ſur les côtes de Bretagne, avec toute ſa Cour; y trouva les troupes Irlandoiſes, pluſieurs régimens François, & trois cents Vaiſſeaux de tranſport pour embarquer ces troupes, avec des munitions de guerre, & qui devoient être eſcortés par le Comte d'Etrées. Tout ſembloit ſi bien concerté, qu'on regardoit le ſuccès de cette entrepriſe comme infaillible : mais les vents ne permirent pas au Comte d'Etrées & à ſa Flotte de joindre le Roi Jacques. Le Comte de Tour-

ville fut retenu de ſon côté à la rade de Berteaume. Ce contre-tems facilita aux Ennemis les moyens de rompre cette entre-priſe. Le Prince d'Orange, qui étoit alors en Hollande, fit promptement armer la Flotte des Etats-Généraux ; ſe mit en mer, & joignit celle des Anglois.

Le Comte de Tourville reçut ordre du Roi d'entrer dans la Manche ; de combattre, ſans faire attention ſi les ennemis étoient plus forts ou plus foibles que lui. Il partit de la rade de Berteaume le 12 Mai 1692, avec trente-ſept Vaiſſeaux de guerre, ſept Brûlots. Le 25, étant à la hauteur de Plimouth, il fut joint par ſept Vaiſſeaux de guerre &

quatre Brulots, que conduisoit le Marquis de Villette.

La Flotte Ennemie étoit composée de quatre-vingt-sept Vaisseaux de guerre, dix-huit Brûlots, dont cinquante-deux Anglois & trente-cinq Hollandois. Le Comte de Tourville apperçut cette Flotte le 29 du même mois; elle étoit au large, entre le Cap de la Hogue & la pointe de Harfleur; mais la brume l'empêcha de reconnoître le nombre de Vaisseaux dont elle étoit composée. Dix Barques longues, étoient parties de la Hogue & de Cherbourg pour porter au Comte de nouveaux ordres du Roi. Sa Majesté, étant instruite que toutes les forces des Ennemis

étoient rassemblées, avoit envoyé dire au Commandant de sa Flotte de ne pas avancer; de se tenir à l'entrée de la Manche ou sur l'Ouëssant; d'y attendre le détachement du Comte d'Etrées, & plusieurs autres Vaisseaux qu'on devoit lui envoyer. Ces dix Barques ne rencontrerent point le Comte de Tourville : il s'en tint aux premiers ordres qu'il avoit reçus; les montra au Conseil de guerre, qu'il fit assembler avant d'engager le combat. Aussi-tôt il rengea sa Flotte en ordre de bataille; alla à l'Ennemi qui se mit en panne pour l'attendre. L'action commença sur les dix heures du matin par un feu terrible. Les Ennemis firent plusieurs tentatives

pour couper la Flotte Françoiſe ; y réuſſirent à la fin ; mais les François ſe défendirent encore avec intrépidité. Sur les huit heures du ſoir, la fumée du canon cauſa une brume ſi épaiſſe, qu'on ne ſe voyoit plus : on ceſſa de tirer de part & d'autre. La brume étant paſſée au bout d'une demi-heure, le clair de lune étant très-beau on recommença le combat avec la même fureur : il dura juſqu'à dix heures du ſoir. La Flotte Françoiſe, quoique beaucoup inférieure à celle des Ennemis, cauſa plus de dommage qu'elle n'en reçut.

Après le combat, le Comte de Tourville voulut profiter du juſſant pour s'éloigner des Ennemis ; fit tirer pluſieurs coups de

canon pour le ſignal d'appareiller ; mit à la voile avec huit Vaiſſeaux qui s'étoient ralliés auprès de lui. Les Chefs d'Eſcadre en firent autant : mais la brume qui ſurvint pendant la nuit les empêcha de joindre M. de Tourville : ils ne purent le faire que le lendemain ſur les ſept heures du matin. Alors toute la Flotte Françoiſe ſe trouva réunie, à l'exception de neuf Vaiſſeaux, dont ſix avoient pris la route de la Hogue, & trois autres celle de Breſt. Le Comte de Tourville, ayant navigué toute la nuit, ſe trouva le 30 Mai à une lieue au vent de l'Ennemi : mais le Vaiſſeau qu'il montoit avoit été ſi maltraité, qu'il n'avançoit qu'avec beaucoup de peine ; la Flotte ſe trouva retardée,

mouilla par les travers de Cherbourg, à peu de diſtance des Ennemis qui la ſuivoient. Alors le Comte de Tourville changea de Vaiſſeau; prit la route du Ras-Blanchard, croyant le pouvoir paſſer par le moyen du juſſant, & devancer les Ennemis. Le Ras-Blanchard eſt formé d'un côté par la côte du Cotentin, depuis le Cap de la Hogue juſqu'à Flamanville; de l'autre, par les iſles d'Origny & de Guerneſey. Il a environ cinq lieues de long, ſur une demie de large. Les courans y ſont très-violens, & les fonds très-mauvais. Le Comte de Tourville y entra la nuit du 30 au 31 de Mai. A cinq heures du matin, il ſe trouva à cinq lieues des Ennemis: mais le juſſant lui manqua.

manqua. Il voulut mouiller ; le fond étoit mauvais ; ſes ancres rompirent. Vingt-deux Vaiſſeaux de ſa Flotte avoient déja paſſé le Ras ; mais treize autres, du nombre deſquels étoit celui qu'il montoit, furent forcés, par les courans, de dévirer ; ſe trouverent ſous le vent des Ennemis, & ſéparés des autres. De ces treize Vaiſſeaux, il laiſſa à Cherbourg les trois qui étoient le plus endommagés ; ſe refugia à la Hogue avec les autres.

La Flotte des Ennemis s'étoit diviſée en trois, afin de pourſuivre les débris de celle de France. Une partie s'attacha aux vingt-deux qui avoient paſſé le Ras ; mais ceux-ci ayant beaucoup d'avance, eurent le tems de ſe reti-

re à Saint-Malo. Dix-sept Vaiſſeaux Anglois & Hollandois reſterent à Cherbourg avec huit Brûlots, pour enlever les trois Vaiſſeaux que M. le Comte de Tourville y avoit laiſſés : n'ayant pu y réuſſir, ils les brûlerent. La troiſieme partie de la Flotte ennemie, à laquelle ſe joignirent les deux autres, enferma les Vaiſſeaux du Comte de Tourville dans la rade de la Hogue. Le Roi Jacques s'y trouva alors avec le Maréchal de Bellefonds & M. de Bon-Repos : ils délibérerent enſemble ſur le parti qu'on pouvoit prendre. M. le Comte de Tourville leur ayant repréſenté, qu'on ne pouvoit conſerver les Vaiſſeaux qu'il venoit d'amener ; qu'en les défendant, on pouvoit les expoſer

à être enveloppés par les Ennemis. On décida qu'il falloit sauver les Equipages, les canons, les agrêts; les faire échouer; armer les Chaloupes, & tâcher d'empêcher les Ennemis de les brûler. On en retira tout ce qu'on put; on les fit échouer; on employa tous les moyens possibles pour les défendre; mais on ne put y réussir; les Ennemis les brûlerent. La France n'auroit pas fait une perte si considérable, si M. le Comte de Tourville eût reçu le contre-ordre que le Roi lui avoit envoyé. Louis XIV dit en apprenant ce malheur: *Je n'ai rien à me reprocher; je ne commande point aux vents. J'ai fait ce qui dépendoit de moi; Dieu a fait le reste. Puisqu'il n'a pas voulu le rétablissement du Roi d'Angleterre,*

il faut espérer qu'il le réserve pour un autre tems.

Les Ennemis, après leur victoire, envoyerent un détachement de leur Flotte, composé de trente-deux Vaisseaux, bloquer le Port de Dunkerque, d'où il sortoit continuellement des Corsaires qui ruinoient leur commerce par les prises qu'ils faisoient sur eux. Jean-Bart qui étoit alors dans ce Port, s'ennuyoit d'être enfermé. Le 7 Octobre 1693, il trouva le moyen de passer avec sept Frégates & un Brûlot dans les intervalles des Vaisseaux Ennemis. Dès le lendemain il rencontra quatre Vaisseaux Anglois, richement chargés pour la Russie; les enleva; les fit conduire dans un des Ports

de France. Quelques jours après il joignit une Flotte de quatre-vingt-six Bâtimens de la même Nation ; prit une partie des marchandises ; fit passer les équipages sur ses Vaisseaux ; brûla tous ceux des Ennemis ; fit une descente en Angleterre vers Newcastle ; brûla environ cinq cents maisons ; revint à Dunkerque avec des prises qui furent estimées cinq cents mille écus.

Peu de jours après il remit à la voile avec quatre Frégates ; il rencontra une Escadre de cinq Vaisseaux Anglois, qui conduisoient le Prince d'Orange en Angleterre ; s'en approcha de fort près. Le Prince jugeant par la contenance fiere & la manœuvre des quatres Vaisseaux, qu'ils

avoient quelque projet contre ſon Eſcadre, demanda ce que c'étoit. On lui répondit que c'étoit quatre Bâtimens François commandés par le Capitaine Jean-Bart. A ce nom le Prince frémit. Il ordonna qu'on mit ſon pavillon bas, diſant : *Si cet homme intrépide s'apperçoit que je ſuis ſur un de ces Vaiſſeaux, il riſquera le tout pour le prendre.* Jean-Bart n'auroit effectivement pas manqué de l'attaquer ; d'employer toute ſon adreſſe & ſon courage pour le prendre. On peut imaginer combien cette priſe auroit été glorieuſe pour lui & utile à la France. Il laiſſa paſſer l'Eſcadre : le Prince arriva en Angleterre encore tout effrayé.

Jean-Bart ne l'attaqua pas, parce

qu'il crut que ſon Eſcadre étoit compoſée de Vaiſſeaux de guerre qui alloient joindre la Flotte ennemie. Il ſavoit d'ailleurs qu'une Flotte Hollandoiſe, chargée de bled, de goudron & d'autres marchandiſes, venoit du Nord par la Mer Baltique; & vouloit s'en emparer. Il la rencontra, eſcortée par trois Vaiſſeaux de guerre, l'un de quarante-huit piéces de canon, l'autre de quarante, & le troiſieme de trente-ſix; attaqua ces trois Vaiſſeaux; prit celui de quarante-huit; mit les deux autres en fuite; s'empara de dix-huit Vaiſſeaux marchands, les amena à Dunkerque.

Le Roi ayant nommé M. de Bon-Repos Ambaſſadeur en Danemark, & M. d'Avaux Ambaſ-

ſadeur en Suede, Jean-Bart eut ordre de les conduire à leur deſtination : ils s'embarquerent ſur ſa Flotte ; firent tranquillement leur route, malgré le grand nombre de Vaiſſeaux Hollandois & Anglois qui croiſoient ſur ces côtes pour les empêcher de paſſer. Delà Jean-Bart alla, par ordre de la Cour, chercher à Vleckeren une Flotte chargée de ſeigle & de froment que le Roi avoit fait acheter. En revenant il rencontra, à la hauteur de Gorée, à deux lieues & demie au large, onze Vaiſſeaux de guerre Hollandois : il les évita en faiſant route vers Fleſſingue. Il en rencontra treize autres Anglois à la tête des bancs de Flandres ; mais ils n'oſerent l'attaquer. Il amena tranquille-

ment sa Flotte au port de Dunkerque.

Le Roi, voulant réparer la perte qu'il avoit faite à la bataille de la Hogue, donna les ordres nécessaires pour mettre en mer une Flotte formidable dans l'année 1693. On travailla avec beaucoup de diligence à Rochefort, à Dunkerque & à Brest. Sa Majesté donna encore le commandement de son Armée Navale au Comte de Tourville, alors Maréchal de France, avec la liberté d'agir comme il le jugeroit à propos, & suivant les conjonctures où il se trouveroit. Le Maréchal se rendit à Brest, où la Flotte étoit rassemblée : elle se montoit à soixante-onze Vaisseaux de guerre, vingt-sept

Brûlots, vingt Bâtimens de charge pour ſervir d'hôpitaux & de magaſins. Il mit à la voile le vingt-ſix Mai 1693; ſe trouva le premier Juin à la hauteur du Cap de la Roque, qui eſt près de Liſbone.

Le trois du même mois, le Comte de Villars, qui montoit le Vaiſſeau nommé *le Superbe*, alla à bord du Général avec une priſe. Le Capitaine qui venoit d'être fait priſonnier, dit à M. de Tourville, qu'une Flotte marchande des Ennemis, deſtinée pour Cadix, pour les côtes d'Italie & pour Smirne, étoit partie; qu'elle ne pouvoit éviter de tomber dans celle des François, parce que les Ennemis ignoroient que celle-ci fût en croiſiere ſur ces

parages. Le Maréchal de Tourville relâcha à Lagos pour faire nettoyer une partie de ses Vaisseaux ; y laisser entrer l'air, parce que depuis le départ, on n'avoit point ouvert les sabords, à cause de la grosse mer & du mauvais tems. Le vingt-six Juin, sur les quatre Heures du soir, on apperçut deux des Vaisseaux François de garde, qui alloient à force de voiles, & tiroient des coups de canon, pour annoncer qu'ils découvroient les Ennemis.

Les deux Vaisseaux venoient du Cap Saint-Vincent, par où la Flotte Ennemie qu'on attendoit devoit passer, en faisant route depuis le Détroit de Gibraltar. Les Capitaines de ces deux

Vaiſſeaux rapporterent que dès ſept heures du matin, ils avoient découvert, à-peu-près cent quarante voiles à quinze lieues au-delà du Cap, qui venoient du côté de la Flotte Françoiſe; qu'ils avançoient ſur trois colonnes; mais que ne les ayant pas approchés de près, ils n'avoient pu voir ſi c'étoit des Vaiſſeaux de guerre ou des Vaiſſeaux marchands.

Le Maréchal renvoya ces deux Navires du côté d'où ils venoient, pour tâcher de mieux reconnoître la Flotte qu'ils avoient apperçue, & de lui en donner des nouvelles plus ſûres. Au même inſtant on mit à la voile; on vogua toute la nuit: le lendemain on ſe trouva à douze lieues de Cargos, dans une ſituation à pouvoir

éviter les Vaiſſeaux qu'on avoit découverts, s'ils compoſoient une Armée plus forte que celle de France, & à revirer ſi on voyoit que ce fût la Flotte marchande.

A ſept heures du matin, on entendit du côté de Lagos, un Navire qui ſauta en faiſant un bruit terrible : peu de tems après, on vit la fumée à travers une bruine que le ſoleil diſſipa bientôt. On entendit le même bruit, & on vit la même fumée trois ou quatre fois de ſuite : lorſque la bruine fut tout-à-fait diſſipée, on vit le long de la côte les Navires qui brûloient. On connut que c'étoient deux Bâtimens de charge, que le Chevalier de Sainte-Maure avoit brûlés n'ayant pu les amener, parce qu'il s'étoit

trouvé ſeul ; que les Vaiſſeaux de l'eſcorte le ſuivoient de près. Cette eſcorte montoit à vingt-ſept Vaiſſeaux de ligne, dont le moindre étoit de cinquante canons. L'Amiral étoit de quatre-vingt, le Contre-Amiral de ſoixante-dix. Le Chevalier de Sainte-Maure amena les deux Capitaines des Vaiſſeaux qu'il avoit brûlés. L'un étoit Hollandois, avoit ſur ſon Vaiſſeau, pour ſix cents mille livres de toile ; l'autre étoit Anglois, avoit pour cinquante mille écus de drap.

Ils dirent que c'étoit la Flotte marchande qu'on avoit vue. Alors le Maréchal de Tourville fit ſignal à toute l'Armée ; força lui-même de voiles pour avancer ſur les Ennemis ; mais il étoient ſous le

vent ; il falloit louvoyer pour les joindre. Les meilleurs voiliers aborderent l'arriere-garde pendant la nuit. Après qu'on l'eut canonée l'eſpace d'une heure, on mit entre deux feux deux Navires Hollandois de ſoixante piéces de canon ; on les força d'amener pavillon ; de ſe rendre. Les François firent tous leurs efforts pendant la nuit pour gagner le vent. Les Vaiſſeaux légers parvinrent à enfermer une grande partie de la Flotte Ennemie entre eux & la terre. Le jour ſuivant, l'Armée Françoiſe fit un demi-cercle fort étendu ; prit ou brûla tous les Vaiſſeaux qui ſe trouverent dedans. On en voyoit ſauter à tout inſtant. Pendant ce tems on amena au Maréchal plu-

ſieurs Flutes de la Flotte Ennemie. Elles étoient chargées de mâts du Nord, de bois de conſtructions, de cordages, &c. Les Vaiſſeaux qui s'étoient diſperſés, rejoignirent le Maréchal les uns après les autres, & tous amenoient des priſes. Un entr'autres amena une Pinaſſe Hollandoiſe de cinquante-huit canons, chargée de draps d'Angleterre, d'étain, d'argent monoyé. On y trouva des montres d'or, dont quelques-unes étoient émaillées. On eſtima cette priſe un million & demi.

On apprit au Maréchal que cinquante Vaiſſeaux, parmi leſquels il y en avoit quinze de guerre, avoient gagné le large. Cet avis l'engagea à donner le ſignal pour

rallier ſa Flotte, qui étoit diſperſée. Il acheva de brûler les Navires Ennemis qui étoient rangés ſur la côte, & qu'il ne pouvoit amener; fit route du côté de Cadix, pour en fermer le paſſage aux débris de la Flotte Ennemie.

Le 29 Juin, il découvrit pluſieurs Vaiſſeaux qui dirigeoient leur route de ce côté; mais ils étoient ſi éloignés, qu'on ne put les joindre. Ils entrerent dans la rade au nombre de trente. La Flotte Françoiſe mouilla à la vue de cette ville; trouva en arrivant que neuf ou dix Vaiſſeaux Ennemis étoient déja entrés dans le Port, & pluſieurs autres dans la riviere de Guadalquivir. A l'arrivée de la Flotte Françoiſe

ils ſe jetterent tous dans le Port.

Les Vaiſſeaux légers avoient coupé paſſage à deux gros Vaiſſeaux marchands : l'un ayant reçu pluſieurs coups de canon, ſe jetta en plein jour ſous une forteresſe, & ſous le canon de la ville de Cadix : mais les François le brûlerent à l'entrée de la nuit, malgré le canon du Fort & de la Ville.

Jean-Bart fit connoître aux Ennemis qu'il étoit dans la Flotte Françoiſe. Il commandoit le Vaiſſeau *le Glorieux* de ſoixante-ſix canons. Etant ſéparé de la Flotte, il rencontra près de Fero, ſix Navires Hollandois, dont un de cinquante piéces de canon, les autres de quarante-quatre, de trente-ſix, de vingt-huit, de vingt-ſix & de vingt-quatre, tous

richement chargés. Il les attaqua ; les força de s'échouer ; les brûla. Les Capitaines des différens Vaiſſeaux qu'on avoit pris, aſſurerent que la perte des Ennemis montoit à douze millions. On leur brûla en outre pluſieurs Vaiſſeaux qui s'étoient jettés dans différents Ports. Enfin le dommage que l'on cauſa au Ennemis près de Cadix, fut beaucoup plus conſidérable que celui qu'avoient eſſuyé les François quelque tems auparavant près de la Hogue.

(1) Jean-Bart ſe rendit à Toulon, avec le reſte de la Flotte. Il y reçut ordre de la Cour, de

---

(1) Mémoires du tems ; Mém. de Quincy ; Hiſt. de Dunkerque.

prendre le commandement de ſix Frégates ; d'aller à Vleckeren, chercher une Flotte chargée de bled pour le compte du Roi ; l'amena heureuſement à Dunkerque, quoique les Anglois & les Hollandois euſſent de nombreuſes Eſcadres, compoſées de gros Vaiſſeaux, pour lui boucher le paſſage. Cette expédition fut d'une grande utilité à la France, où le bled étoit alors très-rare & très-cher. Sa Majeſté, pour marquer ſa ſatisfaction à Jean-Bart, lui envoya la Croix de S. Louis.

Il étoit reſté dans les différens ports du Nord, plus de cent Vaiſſeaux chargés de bled pour la France : ils n'avoient pu ſe mettre en route à cauſe des glaces. Jean-Bart repartit le 28 Juin de

la même année avec ſes ſix Vaiſſeaux pour aller les chercher. Ceux qui montoient ces cent Vaiſſeaux chargés de bled, voyant que les glaces leur laiſſoient le paſſage libre, qu'on ne venoit point les chercher, ſe livrerent à l'impatience; mirent à la voile ſous l'eſcorte de trois Vaiſſeaux de guerre, deux Danois & un Suédois. La neutralité que ces deux Nations obſervoient avec les Puiſſances belligérantes, leur donnoit droit de commercer par-tout. Malgré ce droit, les Hollandois envoyerent une Eſcadre de huit Vaiſſeaux de guerre, commandée par le Contre-Amiral de Friſe, nommé Hides de Vries, pour enlever la Flotte Françoiſe. Cette Eſcadre la rencontra en-

tre le Texel & la Vlie ; s'en empara, ſans que les Vaiſſeaux Danois & Suédois fiſſent aucun effort pour la défendre. Le 29 du même mois, Jean-Bart apperçut cette Flotte à plus de quinze lieues au large ; il envoya ſa Corvette reconnoître ce que c'étoit. On lui rapporta que c'étoient huit Vaiſſeaux de guerre Hollandois qui avoient rencontré & enlevé la Flotte chargée de bled qu'il alloit chercher. Ce grand homme ne conſulta dans ce moment que ſon zèle & ſon courage. Il dit aux Officiers : *Il faut avancer & combattre. L'intérêt de la France le demande ;* ordonna en même tems qu'on déployât toutes les voiles. Lorſqu'il fut à la portée du canon des

Ennemis, il dit encore aux Officiers : *Camarades, point de canon, point de fuſil ; ſongeons à donner des coups de piſtolet, de ſabre : je vais attaquer le Contre-Amiral, & vous en rendrai bon compte.* Il alla à lui, eſſuya ſa bordée ; lui lâcha la ſienne lorſqu'il fut à la portée du piſtolet ; monta à l'abordage. Le Contre-Amiral, Hides-de-Vries, étoit un homme brave & vigoureux : il ſe préſenta le premier pour faire face aux François, & exciter les ſiens par ſon exemple ; mais Jean-Bart lui lâcha un coup de piſtolet dans l'eſtomac, un autre dans le bras, pluſieurs coups de ſabre ſur la tête, l'abbatit à ſes pieds. Les François, armés du courage de leur Commandant, firent un

carnage horrible dans ce Vaisſeau ; s'en emparent en moins d'une demi-heure. Deux autres Vaiſſeaux de guerre Hollandois furent enlevés de la même maniere ; les cinq qui reſtoient s'enfuirent épouvantés. Jean-Bart reprit toute la Flotte chargée de bled, avec tous les Matelots que les Hollandois avoient mis dedans. Il en envoya une partie dans les différens Ports de France ; prit la route de Dunkerque avec l'autre ; & les trois Vaiſſeaux de guerre Hollandois. (1) Celui qu'il avoit pris lui-même étoit de cinquante-huit piéces de canon, un autre étoit de cinquante-deux, le troiſieme de trente-quatre.

(1) *Ibid.*

Dans

Dans ſon Eſcadre, il y avoit un Vaiſſeau de cinquante canons, un de cinquante-deux, un de quarante-deux & trois de quarante. Le Lieutenant du Vaiſſeau de Jean-Bart fut tué avec quinze hommes : cinquante furent bleſſés. Sur le Vaiſſeau qu'il prit, il y eut trois cents hommes tués ou bleſſés. Le Contre-Amiral mourut de ſes bleſſures. Les trois Vaiſſeaux de Danemarck & de Suede étoient reſtés ſpectateurs du combat.

(1) Un jeune Marinier Provençal fit une action qui mérite d'être rapportée. Jean-Bart dit en abordant le Vaiſſeau Contre-Amiral des Hollandois, qu'il

(1) Mem. Chron. du tems.

donneroit dix piſtoles à celui qui lui apporteroit le pavillon de Contre-Amiral, & ſix à celui qui lui apporteroit celui de poupe. Ce Marinier s'étant élancé avec les autres ſur le Vaiſſeau Ennemi, monte au gros mât pour en enlever le pavillon. Le Contre-Maître l'apperçoit, lui tire deux coups de fuſil, dont un lui perce la main; l'autre la cuiſſe. Le Marinier, d'un ſang-froid preſqu'incroyable, enveloppe ſa main avec ſon mouchoir, & ſa cuiſſe avec ſa cravatte, continue de monter; enleve le pavillon; s'en fait une ceinture; deſcend; va ſur la dunette, pour enlever le pavillon de poupe. Il l'a déja détaché à moitié: le Contre-Maître

l'apperçoit encore ; lui porte un coup d'eſponton. Le Marinier ſe retourne ; prend une hache d'armes qu'il a à ſon côté ; en donne un coup, par le pic, au Contre-Maître ; lui creve un œil ; le renverſe par terre ; continue de détacher le pavillon ; l'ajoute à ſa ceinture ; va porter ces deux pavillons à Jean-Bart, qui lui donne la récompenſe promiſe. Rien ne rebute des ſoldats commandés par un homme tel que Jean-Bart.

Ce grand homme rétablit, par ſon courage & ſon habileté, la joie dans toute la France, que la diſette avoit plongée dans la déſolation. Cette victoire peut être miſe au nombre des plus grands événemens qui ſe ſont

paſſés ſous Louis XIV. Pour en conſerver la mémoire, on frappa une médaille. On y voit la proue d'un Vaiſſeau qui eſt au bord de la mer; Cerès ſur le rivage, tenant des épis de bled. La légende eſt : *Annona Auguſta*, & l'exergue : *fugatis aut captis Batavorum navibus*. M. DC XCIV. Ce qui ſignifie : LA FRANCE POURVUE DE BLED, PAR LES SOINS DU ROI, APRÈS UNE VICTOIRE REMPORTÉE SUR LES HOLLANDOIS EN 1694.

Si-tôt que Jean-Bart fut arrivé à Dunkerque, il envoya ſon fils annoncer au Roi la victoire qu'il venoit de remporter ſur les Hollandois. Sa Majeſté fit le jeune Bart Enſeigne de Vaiſſeau ; envoya des Lettres de Nobleſſe au pere.

(1) Aucun Officier n'a reçu des marques de la ſatisfaction de ſon Monarque, plus glorieuſes que celles que Jean-Bart reçut alors de Louis le Grand. En voici le précis :

» LOUIS, PAR LA GRACE DE
» DIEU, &c. Comme il n'y a
» point de moyen plus aſſuré
» pour entretenir l'émulation
» dans le cœur des Officiers qui
» ſont employés à notre ſer-
» vice, & les exciter à faire des
» actions éclatantes, que de ré-
» compenſer ceux qui ſe ſont
» ſignalés dans les commiſſions
» que nous leur avons confiées,
» & de les diſtinguer par des
» marques glorieuſes qui puiſ-

(1) Mém. Chron. du tems.

» ſent paſſer juſqu'à leur poſté-
» rité, Nous avons par ces con-
» ſidérations, accordé des Let-
» tres de Nobleſſe à ceux de
» nos Officiers qui ſe ſont rendus
» le plus recommandables : mais
» Nous n'en trouvons point qui
» ſe ſoient rendus plus dignes
» de cet honneur que notre
» cher & bien aimé Jean-Bart,
» Chevalier de notre Ordre
» Militaire de Saint-Louis, Ca-
» pitaine de Marine, com-
» mandant actuellement une Eſ-
» cadre de nos Vaiſſeaux de
» guerre, tant par l'ancienneté
» de ſes ſervices que par la
» qualité de ſes actions & de
» ſes ſervices. » On y voit l'énu-
mération de ſes belles actions :
on finit par celle que nous venons

de rapporter ; & on ajoûte :
» Une action si distinguée, jointe
» à plusieurs autres exploits signa-
» lés, nous convient à lui don-
» ner des marques de l'estime
» que nous faisons de sa per-
» sonne, & de la satisfaction
» que nous avons de ses ser-
» vices, en l'honorant du titre
» de Noblesse, afin d'augmen-
» ter, s'il est possible, l'ardeur
» qu'il a de se signaler & de
» donner en même tems de
» l'émulation à nos autres Offi-
» ciers de Marine, & exciter
» en eux l'envie de l'imiter,
» dans l'espérance de s'acquérir
» & à leur famille un semblable
» honneur. A ces causes, vou-
» lant récompenser les ser-
» vices importans dudit sieur

» Bart par des marques de dif-
» tinction, qui faffent con-
» noître à la poftérité la confi-
» dération particuliere que nous
» avons pour fa valeur, qu'il
» a toujours conduite avec tant
» d'avantage pour le fuccès des
» entreprifes qu'il a faites pour
» notre fervice; de Notre grace
» fpéciale, puiffance & autorité
» royale, Nous avons anobli,
» anobliffons, par ces préfentes
» fignées de notre main, ledit
» fieur Jean-Bart, enfemble fes
» enfans, poftérité & lignée,
» tant mâles que femelles, nés
» & à naître en légitime ma-
» riage, que nous avons décoré
» & décorons du titre de Gen-
» tilshommes. Voulons & nous
» plaît que dorénavant ils foient

» comptés, tenus & réputés
» pour Nobles & Gentilshom-
» mes, en tous actes & en-
» droits, tant en jugement que
» dehors, & qu'ils se puissent
» dire & qualifier Ecuyers, &
» puissent parvenir à tous dé-
» grés de Chevalerie, titres,
» qualités & autres dignités de
» notre Royaume; acquérir,
» tenir & posséder tout fief,
» terres Nobles & seigneuries de
» quelque nom, titre, qualité
» & nature qu'ils puissent être;
» jouir de tous les honneurs,
» prérogatives, priviléges, fran-
» chises, libertés, exemptions
» & immunités, dont jouissent
» les autres Gentilshommes de
» notre Royaume, comme s'ils
» étoient d'ancienne & noble

E v

» race, tant qu'ils vivront no-
» blement & ne feront acte dé-
» rogeant : permettons audit
» ſieur Jean-Bart & à ſa poſ-
» térité, de porter les écuſſons
» & armoiries timbrées, telles
» qu'elles ſont ci-après emprein-
» tes, avec faculté de charger
» l'écuſſon de ſes armes d'une
» fleur de lys d'or, à fond d'azur,
» que nous lui avons concédée
» & concédons par ces préſen-
» tes, en mémoire & conſidé-
» ration de ſes ſignalés ſervices ;
» & icelles faire peindre, graver
» & inſculpter en ſes maiſons,
» terres, Seigneuries à lui ap-
» partenantes, ainſi que bon
» lui ſemblera, ſans que pour
» raiſon de ce, il ſoit tenu de
» nous payer & à nos ſucceſ-

» ſeurs aucune finance ni in-
» demnité, dont nous l'avons
» déchargé & déchargeons ; &
» en tems que de beſoin ſeroit,
» Nous lui en avons fait & fai-
» ſons don & remiſe par ceſdi-
» tes préſentes. Si donnons en
» mandement à nos Amés &
» Féaux, les gens tenant no-
» tre Cour de Parlement. Donné
» à Verſailles au mois d'Août
» l'an de grace 1694; de notre re-
» gne le cinquante-deuxieme. »

Les armes du Chevalier Jean-Bart, ſont un fonds d'argent, mi-parti d'une barre d'azur, ſur laquelle eſt une fleur de lys d'or ; au-deſſus de la barre il y en a deux autres de ſable en ſautoir, & au-deſſous de la barre, eſt un lion de gueules, mar-

chant à droite, cargué en tête de front flamboyant, ayant au-dessus une main tenant un ſabre nud.

(1) Jean-Bart étoit trop bouillant & trop actif pour reſter long-tems dans l'inaction ; il ſortit de Dunkerque le 13 Juillet de la même année, avec quatre Vaiſſeaux, alla croiſer ſur les côtes d'Angleterre ; rencontra le Paquebot ; le pourſuivit juſqu'à l'embouchure de la Meuſe, où il ſe jetta dans une Flotte de vingt-quatre Navires, eſcortés par trois Frégates, l'une de quarante-deux piéces de canon, l'autre de vingt-quatre, la troiſieme de ſeize. La premiere

(1) Mém. du tems.

revira ſur l'Eſcadre de Jean-Bart ; mais le vent étoit violent ; ſes canons étoient mal amarés ; l'eau entra par les ſabords, le fit coulerd à fond. De deux cents hommes, tant d'Equipage que Paſſagers, on ne put ſauver que quinze hommes qu'on amena à Dunkerque. Ils déclarerent que la Frégate qui avoit péri étoit chargée de vingt-trois caiſes, dont vingt-deux étoient remplies de lingots d'argent, & la vingt-troiſieme de lingots d'or, pour le comte des Marchands Hollandois ; qu'on évaluoit cette perte à un million. Jean-Bart attaqua les deux autres Frégates, qui, après un léger combat, s'échouerent : pendant ce tems,

la Flotte marchande ſe jetta dans la Meuſe.

Au mois de Novembre 1694, il partit encore de Dunkerque avec ſon Eſcadre, pour aller en Norvege chercher dix-ſept Vaiſſeaux chargés de grains ; les amena, ſans avoir rencontré même un Vaiſſeau des Ennemis. Son nom ſeul les effrayoit : ils n'oſoient ſe trouver dans les endroits par où il devoit paſſer.

Ce grand homme donnoit du courage à tous les habitans de Dunkerque : ils déſoloient les Anglois & les Hollandois par les priſes continuelles qu'ils faiſoient ſur eux. Gaſpard-Bart, frere du célebre Jean-Bart, avoit armé un Vaiſſeau en courſe. Il ſortoit ſouvent de Dunkerque, &

n'y rentroit jamais qu'avec des prises considérables.

Les Anglois & les Hollandois résolurent de détruire cette ville; firent un armement formidable, dépenserent des sommes immenses. Ils avoient résolu de tout sacrifier pour se mettre à l'abri des pertes qu'ils essuyoient tous les jours de la part des Dunkerquois; se débarrasser des inquiétudes continuelles qu'ils leur causoient. Le 4 Août 1695, ils envoyerent huit Vaisseaux de guerre mouiller dans la fosse du vieux Mardic, éloignée d'une lieue de la Ville.

(1) On donna ordre aux habi-

(1) Mem. de Quincy, tom. 3. Hist. de Dunkerque.

tans de transporter, le plus promptement possible, dans la Basse-Ville, le brai, le goudron, la paille, & les autres matières combustibles. On mit des cuves, des barriques remplies d'eau dans les rues, devant les portes des maisons, pour s'en servir en cas d'accident. On dressa une batterie de plusieurs piéces de canon sur l'Estran, vers la haie des roseaux qui renferme l'Esplanade, du côté de l'Est. Le 5, les Ennemis ne firent aucun mouvement. Le 6, au matin, l'Amiral Barklay, qui conduisoit cette expédition, fit tirer quatre coups de canon qui étoient le signal d'appareiller. On vit, à l'instant, plus de trente Navires à la voile. A midi toute la Flotte mouilla

entre les bancs. Sur le ſoir, il arriva à Dunkerque pluſieurs régimens de cavalerie, pour garder la batterie qui étoit établie ſur l'Eſtran & s'oppoſer à une deſcente, ſi les Ennemis tentoient d'en faire une.

Les jours ſuivans les Ennemis ne firent aucune entrepriſe. Le 11, à ſept heures du matin, ils entrerent dans la rade: leur Flotte étoit compoſée de 112 Vaiſſeaux, tant grands que petits. A huit heures les Galiotes à bombe commencerent à tirer, mais ſans aucun effet, à cauſe de leur éloignement. Elles allerent mouiller devant le Fort de l'Oueſt, formerent un croiſſant à la portée du canon de ce fort. Les Frégates mouillerent

derriere & dans les intervalles. On confia à Jean-Bart la garde du fort de Bonne-Eſpérance, & à M. de Sainte-Claire, auſſi Capitaine de Vaiſſeau, celle du Château-Verd du côté de l'Oueſt.

M. Derlingue, Chef d'Eſcadre, qui commandoit la Marine à Dunkerque, détacha neuf chaloupes, ſous les ordres du Chevalier Montgon, pour aller ſe poſter le long des côtes, du côté de l'Oueſt, & au vent des Forts, pour couper les Brûlots & les machines que les Ennemis tenteroient de faire dériver ſur ces Forts. Il en poſta neuf autres entre les deux têtes des jettées, ſous le commandement du Marquis de Château-Renaut, afin de les avoir à ſa diſpoſition, dans un

cas de beſoin. Il fit placer, dans ce même endroit, un ponton avec quelques piéces de canon de vingt-quatre, qui tiroient à fleur d'eau. Il étoit commandé par M. de la Ferriere.

Depuis neuf heures du matin, jusqu'à trois heures après midi, les Ennemis bonbarderent Dunkerque ſans relâche. Vers les trois heures, l'Amiral Anglois mit un pavillon rouge à ſon mât d'avant. A ce ſignal pluſieurs bâtimens appareillerent. M. de Relingue ſe mit dans une des Chaloupes qu'il avoit fait mouiller à la tête des jettées; ſe fit ſuivre par les huit autres; alla joindre celles qui étoient le long des côtes. Il ordonna au Chevalier de Montgon de reſter à ſon poſte avec

dix Chaloupes qu'il fit avancer; d'obſerver les Brûlots & les machines des Ennemis ; & avec ſix autres , armées de canon , ſoutenues par un pareil nombre à ſimples pierriers , commandées par le Marquis de Château-Renaut , il alla droit à celles des Ennemis ; lâcha pluſieurs coups de canon ſur celles qui étoient le plus avancées ; mais elles firent un feu ſi terrible ſur lui , qu'elles l'obligerent de ſe retirer.

Les Galiottes à bombes des Ennemis, ne ceſſoient , pendant ce tems , de tirer ſur Dunkerque : mais la mer monta , le vent augmenta ; alors les Ennemis n'eurent plus la facilité d'ajuſter leurs coups. Sur les quatre heures , leurs Frégates mi-

rent à la voile ; s'approcherent à la portée du canon des Forts, firent ſur eux un feu terrible, pour favoriſer l'effet des Brûlots qu'on ſe propoſoit d'envoyer contre les Forts des deux têtes ; mais l'intrépide & infatigable Jean-Bart, imité par M. de Sainte-Claire, en fit ſur ces Frégates qui étoit encore plus terrible ; les força de s'éloigner.

Les Ennemis lâcherent un Brûlot qui avoit à tribord une grande Chaloupe montée de ſix hommes, qui ſe tenoient de bout, & qui mirent promptement le feu au Brûlot ; ſe retirerent pour éviter celui des Chaloupes de Dunkerque. Auſſi-tôt que le Chevalier de Montgon apperçut

le Brûlot qui faiſoit ſa route avec une fumée épouventable, il avança avec intrépidité ſur lui; y fit jetter les grapins; le remorqua juſqu'à un endroit fort éloigné, où il brûla ſans faire aucun mal.

Peu de tems après, les Ennemis firent partir un ſecond Brûlot, qui alla en répandant autant de fumée que l'autre, vers le Château de Bonne-Eſpérance. Jean-Bart qui y commandoit, fit lâcher tant de coups de canon ſur ce Brûlot, qu'il dévira, brûla encore ſans faire aucun mal. On en envoya deux autres; mais les canons des Forts & des Chaloupes de Dunkerque les détournerent encore:

ils allerent brûler, comme les autres dans des endroits où ils ne causerent aucun dommage.

Les Ennemis, voyant que toutes leurs tentatives étoient inutiles, songerent à se retirer vers les six heures & demie du soir. Ils avoient lancé sur Dunkerque douze cents bombes, sans compter les carcasses; n'avoient causé que très-peu de dommage à cette Ville & ses Forts. Ils espéroient de la détruire; mais Jean-Bart avoit inspiré son courage aux Dunkerquois: ils braverent les dangers; rendirent impuissans tous les efforts des Anglois & des Hollandois; changerent leur espoir de réussir, en dépit d'avoir échoué.

Vers la fin de 1693, ils avoient

tenté de détruire Saint-Malo, dont les habitans, rivaux de ceux de Dunkerque, ruinoient leur commerce; mais ils n'avoient pas mieux réussi.

Louis XIV avoit l'ame trop grande pour ne pas donner des marques de satisfaction à un homme dont on lui vantoit continuellement les exploits : il fit deux mille livres de pension à Jean-Bart; éleva son fils à la dignité de Lieutenant de Vaisseau. Le jeune Bart étoit déja un héros : il imitoit son pere ; se précipitoit au milieu des hasards, avec la même intrépidité.

Le Roi vouloit ajouter à la gloire immortelle dont il jouissoit, celle de rétablir Jacques II sur le trône d'Angleterre : il fit faire

faire de grands préparatifs à Dunkerque & à Calais, pour le reconduire en Angleterre ; résolut de confier cette expédition à Jean-Bart. Les Anglois & les Hollandois furent avertis des desseins du Roi de France ; firent de nouveaux efforts pour les faire échouer ; mirent en mer une Flotte de plus de soixante voiles, sous les ordres de l'Amiral Russel, qui vint croiser dans la Manche. On crut qu'il seroit imprudent d'exposer ce Prince à un aussi grand danger : il étoit déja à Calais, tout prêt à s'embarquer. Lorsqu'il eut des nouvelles de la Flotte combinée, il retourna à Saint-Germain.

Louis XIV, voyant que les Vaisseaux qui étoient à Dunker-

que ne pouvoient ſervir à leur deſtination, envoya ordre à Jean-Bart d'aller croiſer dans la mer du Nord. Les Anglois & les Hollandois avoient bloqué le port de Dunkerque avec vingt-deux Vaiſſeaux de guerre, pour empêcher que les Armateurs de ce Port ne ſortiſſent ; ne continuaſſent de déſoler leur commerce, & y tenir le redoutable Jean-Bart enfermé. Ce Grand homme, impatient de contenter les deſirs d'un Monarque qui ne ſe laſſoit point de lui donner des marques de bonté, réſolut de ſortir ; de braver tous les dangers (1). Il monta ſur une

(1) Hiſt. de Dunkerque ; Mém. Chron. ; Mém. de Quincy, tom. 3, pag. 279.

hauteur ; examina comment les Vaiſſeaux Ennemis étoient arrangés ; fit ſes préparatifs pour partir ; mit à la voile, la nuit du 17 au 18 Mai 1696, avec une Eſcadre de ſept Frégates, un Brûlot, trois Armateurs de Dunkerque, qui voulurent partager les dangers avec lui ; participer à ſa gloire. Il paſſa encore au travers des Vaiſſeaux Ennemis, par les intervalles, ayant le boute-feu à la main ; alla croiſer vers le Nord ſur la route qu'il croyoit que devoit tenir la Flotte Hollandoiſe de la mer Baltique. Il l'apperçut, l'envoya reconnoître par les Armateurs qui l'avoient ſuivi. Elle étoit compoſée de cent ſix Navires Marchands, eſcortés par cinq Vaiſſeaux de guerre.

Ceux qui étoient allés reconnoître cette Flotte, causerent beaucoup d'inquiétude aux Equipages Hollandois; mais leurs Hautes-Puissances leur avoient donné ordre de se hâter d'arriver en Hollande; ils continuerent leur route. Jean-Bart jugeant qu'il lui seroit plus facile de s'emparer de cette Flotte, près du Port où étoit sa destination qu'en pleine-mer, la laissa avancer tranquillement. Elle arriva le 18 Juin à la vue des côtes de Hollande; se crut échappée au danger. Jean-Bart, qui ne la perdoit point de vue, donna promptement ordre aux Commerçans qui l'avoient suivi, de couper les Vaisseaux marchands de la Flotte, pendant qu'il attaqueroit

les cinq d'Eſcorte. Il tomba tout-à-coup deſſus; attaqua lui-même le plus fort; bleſſa à mort le Capitaine Baching, qui le commandoit, tua un grand nombre d'hommes de l'Equipage. Ceux qui commandoient les autres Frégates l'imiterent: les cinq eſcortes furent priſes à l'abordage. Pendant le combat, les Commerçans Dunkerquois enleverent quarante-cinq Vaiſſeaux de la Flotte Hollandoiſe. A peine cette action étoit-elle finie, que Jean-Bart apperçut treize Vaiſſeaux de guerre qui alloient au Nord & appareilloient ſur lui. Ne ſe trouvant pas aſſez fort pour leur réſiſter, il brûla quatre des Vaiſſeaux de guerre qu'il avoit pris; mit dans le cinquiéme leurs

Equipages, qui montoient à douze cents hommes ; en ôta le pavillon ; en brûla les poudres ; encloua le canon ; le laissa aller, à condition qu'on le rameneroit à Dunkerque, & retint deux Capitaines en ôtage. Il brûla en outre trente Vaisseaux marchands qui refusoient de payer leur rançon ; prit le vent sur les Ennemis ; amena les quinze autres Vaisseaux Marchands qui étoient richement chargés ; rentra triomphant dans Dunkerque.

Lorsque le Vaisseau qui portoit les Equipages arriva à Amsterdam, on conduisit les blessés à l'Hôpital. Le peuple en les voyant passer, tomba dans la consternation : bientôt la fureur succéda.

On vouloit piller les maiſons des Officiers de l'Amirauté : on les accuſoit d'être cauſe des pertes continuelles qu'on eſſuyoit dans le commerce ; on entendoit crier dans tous les quartiers de la Ville : *Ce Jean-Bart eſt donc un Démon auquel rien ne peut réſiſter.* Ces plaintes de la part des Ennemis de la France, mieux que ce qu'on peut dire, faiſoient l'éloge de ce grand Capitaine. Les Officiers, pour appaiſer ces murmures, ces cris, firent paſſer au travers d'Amſterdam les Matelots d'un petit Bâtiment François armé en courſe.

Jean-Bart ne reſta pas longtems à Dunkerque, il en ſortit bientôt avec ſon Eſcadre ; retourna croiſer dans la mer Bal-

tique ; effraya tellement les Hollandois, qu'ils n'envoyerent cette année que quarante Vaiſſeaux à la pêche du harang, au lieu de quatre à cinq cents qu'ils avoient coutume d'y envoyer. Le ſeul nom de Jean-Bart étoit un épouventail terrible pour les Hollandois : ils avoient équipé une Flotte conſidérable, chargée de marchandiſes pour la Ruſſie : lorſqu'ils apprirent qu'il étoit dans la mer Baltique avec ſon Eſcadre, ils envoyerent ordre à la Flotte, de ſe retirer dans un des Ports de Norvege, quoiqu'elle fût eſcortée par huit Vaiſſeaux de guerre ; de prendre toutes les précautions néceſſaires pour revenir en Hollande ; ce qu'elle fit. Ainſi Jean-

Bart fut cauſe que cet armement, dont ils avoient eſpéré tirer un grand avantage par les échanges qu'ils croyoient faire en Ruſſie, leur devint fort onéreux. Ils avoient coutume d'envoyer quatre fois par an une grande Flotte marchande dans la mer Baltique; elle n'y alla cette année qu'une fois, avec une eſcorte conſidérable. Pour s'oppoſer à ſes ravages, ou le prendre ſi l'on pouvoit, ils entretinrent pendant cinq mois, cinquante-deux Vaiſſeaux, diviſés en trois Eſcadres. Lorſque Jean-Bart manqua de vivres, qu'il fut obligé de retourner à Dunkerque, il paſſa entre deux de ces Eſcadres; leur échappa avec une adreſſe admirable. Il étoit auſſi adroit à

éviter les dangers, que hardi à les braver.

Le 27 Avril 1697, le Roi nomma Jean-Bart Chef d'Escadre; lui envoya ordre d'armer sept Vaisseaux de guerre qui étoient à Dunkerque; de se tenir prêt à partir. La Pologne venoit de perdre un des plus grands Rois qu'elle eût eu : Jean Sobieski étoit mort le dix-sept Juin de l'année précédente. Plusieurs prétendans à la Couronne de Pologne se présenterent; le Prince de Conti; Frédéric Auguste, Electeur de Saxe; Jacques, fils de Jacques II, Roi d'Angleterre; le Prince Charles de Neubourg, frere de l'Electeur Palatin; Léopold, Duc de Lorraine; Louis, Prince de

Bade ; Livio Odeſchali, neveu du Pape Innocent XI. Les ſuffrages du Champ Electoral ne ſe trouverent partagés qu'entre le Prince de Conti & Frédéric Auguſte. Le Primat du Royaume étoit pour le Prince Conti. Louis XIV, qui avoit la guerre à ſoutenir contre ſes voiſins, ne ſe ſoucioit pas de fournir au Prince de Conti les ſecours qui lui étoient néceſſaires pour monter ſur le trône de Pologne : mais le Primat écrivit à Sa Majeſté d'une maniere ſi preſſante, qu'elle ſe détermina à envoyer le Prince en Pologne. Elle manda à Jean-Bart qu'elle confioit ſon Parent à ſa prudence & à ſes ſoins ; de ſe tenir prêt à le conduire en Pologne. Le Prince arriva le 5

de Septembre à Dunkerque, accompagné des Chevaliers d'Angoulême, de Sillery & de Lauzun, portant avec lui huit cents mille livres en or; pour un million de pierreries, & pour deux millions de lettres de change. Il s'embarqua le 6 au soir, sur l'Escadre de Jean-Bart : elle étoit composée de six Vaisseaux & d'une Frégate. Le 7 elle passa devant Ostende; fit sa route pendant la nuit; échappa à dix-neuf Vaisseaux de guerre Ennemis, qui s'étoient postés au Nord de Dunkerque pour s'opposer à son passage. Au point du jour elle en rencontra deux autres à la voile, & neuf mouillés entre la Meuse & la Tamise. Jean-Bart se tint sur la dé-

fensive ; continua fiérement sa route. Lorsque le danger fut passé, le Prince de Conti lui dit : *S'ils nous avoient attaqués, ils auroient pu nous prendre.* Jean-Bart lui répondit avec sang froid : *Cela étoit impossible. Comment auriez-vous fait ?* repliqua le Prince. Jean-Bart repliqua : *Plutôt que de me rendre, j'aurois fait mettre le feu au Vaisseau ; nous aurions sauté en l'air, & ils ne nous auroient pas pris : mon fils avoit ordre de se tenir à la sainte-barbe, tout prêt à y mettre le feu au premier signal.* Le Prince de Conti, frémit, lui dit : *Le remede est pire que le mal : je vous défends d'en faire usage tant que je serai sur votre Vaisseau.*

La Flotte arriva le 10 au matin, entre le Cap Erneuse, en

Norvege, & le Velckeren. Alors la Frégate, qui étoit commandée par M. de Nogent, reprit la route de France pour porter au Roi des nouvelles du voyage; lui annoncer que le Prince étoit hors de tout danger.

Le 13, Jean-Bart mouilla devant Elzeneur. Le quatorze, à cinq heures du ſoir, il paſſa devant le Château de Cronenbourg, qui commande le détroit du Sund. Le Roi, la Reine de Danemarck, les Princes & toute la Cour ſe trouverent ſur la terraſſe du Baſtion, pour voir paſſer ſon Alteſſe. La Flotte fut obligée, pour ſuivre ſa route, de s'en approcher à deux portées de fuſil. Après les ſalves ordinaires de part & d'autre, le

Prince de Conti fit ſaluer leurs Majeſtés de quinze coups de canon, auxquels le Château répondit par neuf. L'Eſcadre reſta deux jours devant Copenhague; en partit le 17 : mais elle n'arriva que le 26 à la rade de Dantzik, parce qu'elle eut le vent contraire. Pluſieurs Evêques & Grands Seigneurs, allerent ſaluer le Prince de Conti; lui firent beaucoup de promeſſes. Le 13 Octobre, on tint une aſſemblée générale à Oliva; mais il ne s'y paſſa rien qui répondît aux eſpérances qu'on avoit données à ſon Alteſſe. Elle s'apperçut qu'il faudroit dépenſer des ſommes conſidérables; répandre beaucoup de ſang, &, peut-être, ſans obtenir la

Couronne à laquelle elle étoit appellée. Le prince remonta ſur l'Eſcadre de Jean-Bart, qui mit auſſi-tôt à la voile; arriva à Dunkerque le 10 Décembre 1697. L'Electeur de Saxe réuſſit à mettre le Primat de Pologne dans ſes intérêts; fut proclamé Roi, ſous le nom d'Auguſte II.

Toutes les Puiſſances belligérantes, fatiguées de la guerre, firent le traité de paix de Ryſwick. La France reconnut le Prince d'Orange Roi d'Angleterre, ſous le nom de Guillaume III.

Jean-Bart profita de la paix pour ſe repoſer au milieu de ſa famille des fatigues qu'il eſſuyoit depuis un tems conſidérable. La guerre s'étant rallumée en 1702,

au ſujet de la ſucceſſion d'Eſpagne, Louis XIV, qui s'attendoit à voir l'Allemagne l'Angleterre, la Hollande ſe réunir contre lui, fit les préparatifs néceſſaires pour ſe défendre, & placer ſon petit fils ſur le trône d'Eſpagne. Il envoya ordre dans tous les Ports, d'armer tous les Vaiſſeaux qui s'y trouvoient. Sa Majeſté chargea Jean-Bart d'armer une Eſcadre qui étoit à Dunkerque; d'en prendre le commandement : lui envoya un fort beau Vaiſſeau de ſoixante-dix piéces de canon, nommé *le Fendant*, nouvellement conſtruit au Havre. Ce brave Officier, toujours occupé du ſoin de mériter les bontés du Roi, travailla avec ardeur à mettre ſon Eſcadre en état

d'aller en mer; gagna une pleuréſie qui le mit au tombeau le 27 Avril. Il étoit alors dans ſa cinquante-deuxieme année. Le Roi fut pénétré de douleur, lorſqu'il apprit la mort de Jean-Bart. La nouvelle s'en répandit bientôt dans toute l'Europe: elle cauſa une triſteſſe générale dans la France. Les Ennemis mêmes rendirent à ſon mérite le tribut d'éloges qui lui étoit dû. Tous les habitans de Dunkerque verſerent des pleurs ſur ſon tombeau. Il fut enterré dans la grande Egliſe de cette ville. On voit ſon épitaphe au ſecond pilier à main gauche du cœur. Elle eſt conçue en ces termes: *Cy-gît Meſſire Jean-Bart, en ſon vivant Chef d'Eſcadre des Armées du Roi,*

Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis, natif de cette ville de Dunkerque; décédé le 27 Avril 1702, dans la cinquante-deuxieme année de son âge, dont il en avoit employé vingt-cinq au service de Sa Majesté, & de Marie-Jacqueline Tugghe, sa femme, aussi native de cette Ville, qui mourut le 5 Février 1719, agée de cinquante-cinq ans.

(1) Jean-Bart étoit grand, bien pris dans sa taille; avoit l'air robuste; sembloit fait pour résister aux fatigues de la mer. Tous ses traits étoient bien formés; il avoit la physionomie agréable; le teint fort beau; les yeux bleus, grands, bien fendus; les cheveux blonds. Il étoit sobre, par-

---

(1) Hist. de Dunkerque.

loit peu ; avoit l'eſprit juſte ; beaucoup de bon ſens : mais il n'avoit aucun uſage du monde. Il étoit actif, vigilant ; toujours prêt à agir : le repos l'ennuyoit. Ces qualités étoient ſoutenues par une valeur & un courage à toute épreuve ; mais toujours guidés par la prudènce. Il bravoit les dangers lorſque la néceſſité l'y obligeoit ; les évitoit quand il n'en pouvoit retirer ni gloire ni avantage. On le vit pluſieurs fois paſſer au travers des Flottes Ennemies, aſſemblées pour l'arrêter. Avec des forces beaucoup inférieures, il attaqua les Ennemis, enleva les Vaiſſeaux marchands & les Vaiſſeaux de guerre chargés de les garder. L'expédition qu'il fit en 1694, établit

la joie dans la France, déſolée par la famine, le couvrit d'une gloire immortelle. Le nom de Jean-Bart étoit un épouventail pour les Anglois, les Hollandois, les Eſpagnols. Son uſage étoit d'eſſuyer la bordée de l'Ennemi; de ne lâcher la ſienne qu'à la portée du piſtolet; de monter auſſi-tôt à l'abordage.

Jean-Bart, ſans naiſſance, ſans fortune, ſans appui, monta aux plus hautes dignités de la Marine : ſes actions ſeules parlerent pour lui. Sa vie doit ſervir de modele à ceux qui ſuivent la même carriere que lui; les exciter à braver l'envie, à fonder leur eſpérance ſur un Roi qui ſe fait une loi de récompenſer le mérite.

On a débité bien des fables ſur ce grand homme. Nous n'avons rapporté que ce qui eſt appuyé ſur des autorités.

La poſtérité de Jean-Bart a ſoutenu & ſoutient encore la gloire de ſon nom avec éclat.





EXPLICATION DES PRINCIPAUX TERMES DE MARINE.

A

ABORDAGE. C'eſt l'approche de deux Vaiſſeaux Ennemis, par le moyen des grapins que l'un des deux jette ſur l'autre.

Affalé. Vaiſſeau affalé. C'eſt lorſqu'il eſt arrêté ſur la côte, qu'il ne peut s'élever ni courir au large, par trop ou trop peu de vent, ou que le vent le force à ſe tenir près de terre.

Affourcher. Eſt jetter une ſeconde ancre du côté oppoſé à celui où eſt la premiere. Ces deux ancres retiennent le Vaiſſeau dans le mauvais tems, contre le flux & reflux de la mer.

Affranchir un Vaiſſeau. Eſt ôter, par le moyen des pompes, l'eau qui entre dans un Vaiſſeau.

Agréer. Eſt équiper un Vaiſſeau de tout ce qui lui eſt néceſſaire pour faire un voyage.

Alarguer. Eſt s'éloigner de l'Ennemi, d'un rocher ou d'une côte où l'on craint d'échouer.

Amarres. Sont les cables & les cordages employés à attacher un Vaiſſeau.

Amariner. C'eſt faire paſſer des Officiers, des Soldats, des Matelots dans un Vaiſſeau pris.

Amener

Amener ſon Pavillon. C'eſt faire ſigne qu'on ſe rend.

Amures (reprendre les) *en l'autre bord.* Eſt changer la route, & préſenter l'autre côté du Vaiſſeau au vent.

Appareiller. C'eſt ſe diſpoſer à mettre à la voile. Apareiller une voile, c'eſt la déployer.

Aramber. Eſt accrocher un Bâtiment d'une maniere ou d'autre pour venir à l'abordage.

Arborer. Eſt élever quelque choſe. Arborer un mât, c'eſt dreſſer un mât ſur le Vaiſſeau. Arborer un Pavillon, c'eſt hiſſer & déployer un Pavillon, enſorte qu'il puiſſe être vu, & voltiger au gré des vents.

Ariſer les vergues. Eſt baiſſer les vergues pour les attacher ſur les deux bords du vibord, afin de donner priſe au vent.

Armement. Se prend pour l'équipement général d'un Vaiſſeau, ſouvent auſſi pour l'Equipage particulier d'un Vaiſſeau.

Armer les avirons. Eſt mettre les avirons ſur les bords de la Chaloupe, tout prêts à ſervir.

Arriere. C'eſt la partie du Vaiſſeau où eſt la poupe. On dit paſſer à l'arriere d'un Vaiſſeau, pour ſignifier, marcher à ſa ſuite. On dit mettre un Vaiſſeau à l'arriere, pour ſignifier, le dépaſſer; le mettre derriere ſoi.

Arriver. Eſt obéir au vent.

Arriver ſur un Vaiſſeau. Eſt aller à lui, en obéiſſant au vent, ou en mettant vent en poupe.

Artimon. Eſt le nom qu'on donne au ſecond mât d'un Vaiſſeau, & qui eſt poſé ſur ſon arriere.

Atterrer. Eſt prendre terre.

Avaler. C'eſt deſcendre une riviere. Lorſqu'un vent deſcend, on dit qu'il eſt avalant.

Avant. Eſt la partie du Vaiſſeau qui s'avance la premiere en mer.

Avantage du vent. C'eſt le deſſus du vent, à l'égard d'un autre Vaiſſeau. Cet avantage eſt très-conſidérable dans un combat.

B

Babord, côté gauche du Vaiſſeau.

Baiſſer. Eſt ſuivre le courant de l'eau, ſe laiſſer aller au flux, ou au courant.

Baiſſer les voiles. C'eſt deſcendre les voiles ; ce qu'on fait quand le vent eſt trop fort, ou qu'on arrive.

Banc. Eſt un endroit qui eſt ſi élevé en mer, qu'il n'y a pas aſſez d'eau pour qu'un vaiſſeau puiſſe y paſſer. Il y a des bancs de ſable, des bancs de pierre.

Bande (à la). Un Vaiſſeau qui eſt à la bande. C'eſt un Vaiſſeau qui eſt couché ſur le côté; qui préſente hors de l'eau les endroits endommagés. Tomber à la bande, c'eſt tomber ſur le côté.

Barbe (la ſainte). Eſt le lieu où l'on garde les poudres.

Barrer un Port. C'eſt le fermer.

Baſſes-voiles. Ce ſont les voiles de miſaine; l'une qu'on appelle la grande voile de miſaine, & l'autre la petite voile de miſaine.

Beaupré. Eſt le mât le plus avancé ſur la proue, où il eſt placé & en-

chaſſé par le pied ſur le premier pont ; incliné, ou couché ſur la poulaine, ou l'éperon.

Bord. Ce mot eſt pris pour le Vaiſſeau en général.

Bord-à-bord. On dit deux Vaiſſeaux ſont bord-à-bord, lorſqu'ils ſont près l'un de l'autre, de l'avant à l'arriere.

Bordée. C'eſt le cours d'un Vaiſſeau, depuis un revirement juſqu'à l'autre. On dit faire diverſes bordées, courir pluſieurs bordées, pour ſignifier virer & revirer ſouvent. Courir la même borbée, eſt courir du même côté qu'on a déja couru ; courir un même air de vent qu'un autre Vaiſſeau.

Bordée. Eſt encore une décharge de toute l'artillerie d'un côté du Vaiſſeau.

Bouée. Marque faite ſur l'eau avec un morceau de bois ou de liége qu'on y laiſſe flotter pour indiquer l'endroit où l'ancre eſt mouillée, la profondeur des eaux, les paſſages difficiles, généralement tout ce qui pourroit incommoder les Bâtimens.

Bouline. C'eſt une corde amarée vers le milieu de chaque côté d'une voile qui la diſpoſe à prendre le vent de côté, lorſqu'on ne l'a pas en poupe ou de quartier.

La bouline de revers, eſt celle qui eſt larguée, & ſous le vent. Le vent de bouline eſt celui qui eſt éloigné de cinq aires de vent de celui de la route. La bouline graſſe eſt celui qui s'en éloigne de ſix ou ſept aires.

Aller à la bouline, c'eſt tenir le lit du vent, quand on eſt porté d'un

vent de biais qui ſemble contraire à la route qu'on veut ſuivre, en ſe ſervant de boulines hâlées & roides.

Courre la bouline, eſt un châtiment qui s'exerce ſur mer. L'Equipage ſe range en deux haies de l'avant à l'arriere du Vaiſſeau. Chaque Matelot tient une corde, ou garcette à la main. On fait paſſer le criminel entre ces deux haies de Matelots, & chacun d'eux lui donne un coup de ſa corde, ou garcette, toutes les fois qu'il paſſe devant lui.

Bouliner. C'eſt prendre le vent de côté.

Briſans. Rochers à fleur d'eau. On les repréſente ſur les cartes marines, avec de petites croix.

Brume. C'eſt un brouillard de mer.

C

Cabeſtan. Eſpece d'eſſieu, relié avec du fer en pluſieurs endroits ; poſé perpendiculairement ſur le premier pont d'un Vaiſſeau, & percé de trous, par leſquels paſſent des barres qui ſervent à le faire tourner ſur ſon centre.

Caboter. C'eſt naviguer de cap en cap, de port en port, le long des côtes.

Caler. C'eſt baiſſer les voiles.

Calfat ou *Calfateur.* C'eſt le nom de celui qui eſt chargé d'examiner ſoir & matin, le corps du Bâtiment, pour voir s'il n'y manque ni clous ni chevilles, & s'il ne fait point quelque voie d'eau.

Calfater. C'eſt refaire à un Vaiſſeau ce qui y manque.

Calme. Eſt la ceſſation du vent.

Canal. Intervalle entre deux ter-

res, rempli par la mer, ou qui joint deux mers, en formant un paſſage étroit entre deux continens, entre deux iſles ou entre une iſle & un continent.

Cape (être à la). C'eſt mettre le Vaiſſeau dans le cas de ne point avancer.

Carêner. Donner carêne à un Vaiſſeau, c'eſt radouber le fond du Batiment.

Carguer. C'eſt trouſſer une voile; l'accourcir.

Chaſſer. C'eſt courir ſur un Vaiſſeau; le pourſuivre.

Chaſſer ſur ſon ancre. C'eſt s'écarter de l'ancre qu'on a jettée pour fixer le Vaiſſeau & l'entraîner; ce qui arrive lorſqu'on a mouillé dans un mauvais fonds. La force des courans, du vent, de la marée, entraîne

le Vaisseau ; force l'ancre de quitter le fonds, en labourant le sable ou la vase.

Château. Est l'élévation au-dessus des ponts, qui sont à l'avant & à l'arriere de chaque Vaisseau. Il y a deux châteaux, un de proue, l'autre de poupe.

Conserve. Vaisseaux qui sont de conserve, c'est-à-dire, qui vont ensemble, pour s'escorter & se défendre mutuellement.

Contre-Amiral. C'est l'Officier qui commande l'arriere-garde de la derniere division d'une Armée Navale.

Coups de canon à l'eau. Ce sont les coups de canon qu'un Vaisseau reçoit dans sa carêne, ou dans la partie qui entre dans l'eau.

Couper un Vaisseau. C'est le croiser dans sa route pour lui donner la chasse.

Courans (les). Sont des eaux qui vont avec rapidité dans une direction particuliere.

Courir même bord. C'eſt faire la même route qu'un autre Vaiſſeau.

Croiſer. C'eſt faire des allées, des venues dans un certain eſpace de mer, pour voir ſi on n'y trouvera point quelque Vaiſſeau Ennemi.

D

Déborder. C'eſt détacher un petit Bâtiment d'un Vaiſſeau, ou s'écarter d'un Vaiſſeau Ennemi pour éviter l'abordage.

Débouquer. C'eſt ſortir des bouches ou canaux qui ſéparent les iſles les unes des autres, qui ſéparent une iſle du continent ; en général,

c'eſt ſortir d'un endroit ou l'on étoit reſſerré.

Décharger les voiles. C'eſt diſpoſer les voiles de maniere qu'elles reçoivent moins de vents.

Démarer. C'eſt ſe mettre en route.

Dérader. C'eſt quitter la rade où l'on avoit mouillé.

Dériver C'eſt obéir aux vents.

Déſemparer. C'eſt mettre un Vaiſſeau en déſordre, le démâter, ruiner ſes manœuvres.

Donner vent devant. C'eſt mettre le vent ſur les voiles, afin de faire courir le Vaiſſeau à un autre air de vent.

Doubler. C'eſt paſſer d'un côté à l'autre. On fait cette manœuvre dans un combat, pour mettre l'Ennemi entre deux feux, lorſqu'on eſt ſupérieur en forces.

Dunette. C'eſt le plus haut étage de l'arriere du Vaiſſeau, où ſont le logement & le poſte du Maître & du Pilote.

E

Eaux d'un Vaiſseau (être dans les). C'eſt l'approcher de très-près.

Ecoutilles. Ce ſont des ouvertures en forme de trappe, par où l'on deſcend ſous le pont.

Epron (l'). Eſt un aſſemblage de pluſieurs pieces de bois, qui fait une grande ſaillie à l'avant du Vaiſſeau, & qui eſt ſoutenue par l'étrave.

Equipage. Ce mot ſignifie tout l'Equipage d'un Vaiſſeau; les Officiers, les Mariniers, les Soldats, les Matelots & les Mouſſes.

Eſtacade. C'eſt une eſpece de paliſſade qui ſert à fermer le pont.

Etaler. C'eſt mouiller pendant un vent ou une marée contraire à la route, pour attendre un vent plus favorable, ou ſe ſervir du courant de la mer, pour faire route par un vent contraire.

Etre à flot. C'eſt être dans un endroit où il y a aſſez d'eau pour porter le Vaiſſeau.

F

Fonds de cale. C'eſt la partie la plus baſſe du Vaiſſeau.

Fraîchir. On dit que le vent fraîchit, lorſqu'il augmente de force.

Frais. On dit que le vent eſt frais, lorſqu'il a de la force, ſans en avoir trop.

G

Gaillards (les). Sont un étage du

Vaiſſeau, qui n'occupe qu'une partie du pont. Il y a deux gaillards ; celui d'avant & celui d'arriere.

Gargouſses. Enveloppes de carton ou de fer blanc, dans leſquelles on renferme la charge des canons.

Grapins (les). Sont des crocs attachés à des cordes, qu'on jette dans un Vaiſſeau Ennemi pour l'accrocher.

H

Haubans (les). Sont de gros cordages avec leſquels on ſoûtient les mâts.

Héler. C'eſt crier à l'Equipage d'un Vaiſſeau qu'on rencontre ; lui demander d'où il vient, où il va, à qui il appartient, enfin lui parler.

Hiſser. C'eſt élever ou hauſſer quelque choſe.

Hune. Eſpece de plate-forme, poſée au haut des mâts.

J

Juſsant (le). C'eſt le reflux de la mer.

L

Lames. Ce ſont les flots ou vagues de la mer, qui ſe précipitent les unes les autres. On dit la lame vient de l'avant, de l'arriere ; la lame nous prend de travers, pour exprimer que la lame vient de ce côté-là.

Leſt. Eſt le nom général qu'on donne à des matieres péſantes qu'on met au fonds de cale, pour faire enfoncer le Vaiſſeau dans l'eau, & lui procurer une aſſiette ſolide.

Lof. C'eſt la partie du Vaiſſeau qui eſt depuis le mât juſqu'à un de

ſes bords, ou la moitié du Vaiſſeau, diviſé par une ligne tirée de poupe en proue.

Bouter le *Lof.* C'eſt mettre les voiles en écharpe, pour prendre le vent de côté. C'eſt la même choſe qu'aller à la bouline.

Etre au *Lof.* Signifie être ſur le vent, garder le vent.

Tenir le *Lof.* C'eſt ſerrer le vent, le prendre de côté. Lorſqu'on dit *au Lof*, c'eſt commander d'aller au plus près du vent.

Lof au Lof. C'eſt commander de mettre le gouvernail de maniere qu'il faſſe venir le Vaiſſeau vers le *Lof*, c'eſt-à-dire vers le vent.

Lof pour Lof. C'eſt commander de virer vent arriere, en mettant au

vent un côté différent de celui qui y étoit.

Louvoyer. C'eſt courir au plus près du vent, tantôt à tribord, tantôt à babord, en portant quelque tems la proue d'un côté, & en revirant enſuite pour la porter d'un autre. On fait uſage de cette manœuvre, lorſqu'on veut avancer avec un vent contraire, ou tenir le Vaiſſeau dans le parage où il ſe trouve, afin de ne pas s'écarter de la route.

M

Manœuvre. Art de ſoumettre le mouvement du Vaiſſeau, & de diriger ſa marche.

Manœuvres. On appelle ainſi, en général, toutes les cordes qui ſervent à gouverner les vergues, les

voiles, l'ancrage; à tenir les mâts. On dit couper les manœuvres, déranger les manœuvres par le feu de l'artillerie.

Matelot du Commandant. C'eſt un Vaiſſeau qui a ſon poſte ſur l'avant, ou ſur l'arriere du Commandant, pour le couvrir. L'Amiral, le Vice-Amiral, & le Commandant d'une Diviſion, ont deux Vaiſſeaux Matelots pour les ſecourir; l'un à leur avant, l'autre à leur arriere.

Miſaine (mât de). Eſt le mât de la proue.

Mole. Maſſif de maçonnerie, placé au devant du pont, pour le mettre à couvert de l'impétuoſité des vagues & en empêcher l'entrée aux Vaiſſeaux Ennemis.

Monter au vent. C'eſt louvoyer pour prendre l'avantage du vent.

Mouiller. C'eſt jetter l'ancre pour arrêter le Vaiſſeau.

Mouſse (un). Eſt un apprentif Matelot.

Moutonner. On dit que la mer moutonne lorſque l'écume de ſes lames blanchit ; de ſorte que les vagues reſſemblent aux moutons.

O

Œuvres mortes. (les) Sont toutes les parties d'un Vaiſſeau qui ſont hors de l'eau.

Œuvres vives (les). Sont les parties qui entrent dans l'eau.

Orienter les voiles. C'eſt les diſpoſer d'une maniere avantageuſe pour recevoir le vent.

P

Panne (mettre en). C'eſt arrêter

un Vaiſſeau, en plaçant les voiles de maniere que l'effort du vent ſur les unes, ſoit contrebalancé par celui qu'il fait ſur les autres. Ces forces contraires ſe détruiſent, & le Vaiſſeau reſte en place.

Paſser au vent d'un Vaiſseau. C'eſt gagner le vent ſur un Vaiſſeau.

Pavillon (le). C'eſt un drapeau qui a une forme différente ſelon les pays, qu'on arbore au haut des mâts, ou ſur le bâton de l'arriere, pour faire connoître la qualité des Commandans des Vaiſſeaux, & la Nation à laquelle ils appartiennent. Suivant les Ordonnances de Louis XIV, l'Amiral porte un Pavillon carré & blanc au grand mât; le Vice-Amiral en doit porter un ſemblable au mât de miſaine; le Contre-Amiral ou Chef d'Eſcadre, qui fait les fonctions de

Contre-Amiral, doit le porter au mât d'artimon.

Perroquet. Eſt un petit mât, enté à l'extrémité des autres.

Phare (un). C'eſt une tour élevée ſur la côte, ou bâtie en mer ſur quelque rocher, & au ſommet de laquelle on met un fanal, où l'on allume un feu pendant la nuit, pour indiquer la route aux Vaiſſeaux.

Pilotage. C'eſt l'art de preſcrire la route d'un Vaiſſeau & de déterminer le point du Ciel ſous lequel il ſe trouve.

Pincer le vent. C'eſt aller au plus près du vent.

Pompe (affranchir la). C'eſt jetter autant d'eau avec la pompe, qu'il en entre dans le Vaiſſeau.

Etre à une ou deux pompes, c'eſt

ſe ſervir continuellement d'une pompe, pour jetter l'eau du Vaiſſeau.

Pont (le). Eſt un plancher qui ſépare les étages d'un Navire. On dit qu'un Vaiſſeau a pluſieurs ponts, quand il a pluſieurs étages dans ſon creux. Les moyens Vaiſſeaux en ont deux, les plus grands en ont trois, diſtans chacun de cinq pieds.

Poupe. C'eſt l'arriere du Vaiſſeau.

Prendre vent de vent. C'eſt recevoir le vent dans les voiles malgré ſoi.

Prolonger un Vaiſseau. C'eſt ſe mettre flanc à flanc d'un Vaiſſeau, vergue à vergue.

Proue. C'eſt l'avant ou la pointe d'un Vaiſſeau, par laquelle il diviſe l'eau.

Puiſer. C'eſt faire eau. On dit un

Vaiſſeau puiſe par le haut, quand l'eau entre par le côté. Il puiſe par les ſabords quand l'eau entre par ce côté.

Q

Quart. C'eſt le tems où une partie de l'Equipage veille pour faire le ſervice, tandis que l'autre ſe repoſe. Ce tems eſt de quatre heures dans les Vaiſſeaux du Roi.

Quart de vent. Eſt une aire de vent ſéparé d'une autre aire par un arc de 11 degrés 15 minutes, ou la quatrieme partie de la diſtance qui eſt entre deux des huit vents principaux.

Quille (la). Eſt une longue & groſſe piece de bois, où l'aſſemblage de pluſieurs groſſes poutres miſes bout-à-bout, qui ſoutiennent tout le corps d'un

d'un bâtiment, & qui, par conséquent, déterminent la longueur du fonds de cale. La quille est à un vaisseau ce que l'épine du dos est au corps humain.

R

Radouber. C'est travailler à réparer le dommage qu'a reçu le corps du Vaisseau. On dit radouber un Vaisseau, & racommoder des Manœuvres.

Relinguer, faire relinguer. C'est disposer le Vaisseau de maniere que le vent ne donne pas dans les voiles.

Ranger la terre. C'est passer auprès de la terre.

Ras ou *Rat.* Est un courant rapide & dangereux, où un changement dans le mouvement des eaux, c'est-

à-dire, des contre-marées qui ſont ordinairement dans une paſſe ou dans un canal.

Relâcher. C'eſt s'arrêter quelque part.

Revirer. C'eſt tourner le Vaiſſeau pour lui faire changer de route.

Roſe de vent. Eſt un inſtrument composé de carton, de corne ou de cuivre, coupé circulairement, & qui eſt diviſé en trente-deux parties, pour repréſenter les trente-deux aires de vent.

Roulis. C'eſt le balancement du Vaiſſeau, dans le ſens de ſa largeur.

Rumb de vent. C'eſt un des trente-deux vents.

S

Sabords (les). Sont les embraſures

dans le bordage d'un Vaiſſeau, par leſquelles paſſe le canon. Les grands Vaiſſeaux ont trois rangs de ſabords, de quinze chacun. On ferme les ſabords dans le tems des tempêtes, de peur que l'eau n'entre par là dans le Vaiſſeau. Ils ont environ trois pieds en quarré dans les ouvertures.

Sainte-barbe (la). Lieu où l'on met la poudre; chambre des Canoniers.

Salut. Honneur que les Vaiſſeaux de différentes Nations ſe rendent, même ceux d'une même Nation, lorſque les Officiers qui les montent ſont d'un rang différent. Ce ſalut conſiſte à ſe mettre ſous le vent; à amener le pavillon; à faire les premieres & les plus nombreuſes décharges de l'artillerie, à ferler

quelques voiles, principalement le grand hunier ; à envoyer quelques officiers à bord du Vaisseau auquel on donne le salut ; à se mettre sous son pavillon.

Serrer les voiles. C'est porter peu de voiles.

Serrer le vent. C'est la même chose que pincer le vent.

Sillage. Est le cours, même la vitesse d'un Vaisseau ; c'est mesurer sa vitesse & le chemin qu'il fait.

Sombrer sous voiles. On se sert de cette expression pour dire qu'un Vaisseau étant sous voiles, est renversé par quelque grand coup de vent qui le fait périr & couler bas.

Souffler un Vaisseau. C'est lui donner un second bordage, en le revétissant de planches fortifiées.

Stribord. C'est le côté gauche du

Vaiſſeau, depuis la poupe juſqu'à la proue.

T

Tems à perroquet. Eſt un beau tems où le vent ſouffle médiocrement, & porte à route. On l'appelle ainſi, parce qu'on ne porte la voile de perroquet que dans le beau tems. Etant fort élevé, ſa voile donneroit trop de priſe au vent, ſi on la portoit dans le gros tems.

Tenir au vent. C'eſt naviguer avec le vent contraire.

Tenir voiles. C'eſt être au plus près du vent.

Tenir ſous le vent. C'eſt avoir toutes ſes voiles appareillées; être prêt à faire route.

Terrir. C'eſt prendre terre.

Tomber ſous le vent. C'eſt prendre l'avantage du vent.

Touer. C'eſt tirer ou faire avancer un Vaiſſeau avec la hanſiere, qui y eſt attachée par un bout, & dont l'autre bout eſt ſaiſi par des Matelots qui tirent le cordage pour faire avancer le Vaiſſeau. La différence qu'il y a entre ce mot *touer* & celui de *remorquer*, c'eſt qu'on ne tire pas un Vaiſſeau à force de bras quand on remorque, mais à force de rames.

Tourbillon. C'eſt un vent violent qui tournoie ſur l'eau, en peloton.

Tournant. Nom qu'on donne à un mouvement circulaire des eaux, qui forme un gouffre dans lequel périſſent ordinairement les Vaiſſeaux qui ont le malheur d'y tomber.

Tramontane. Nom qu'on donne ſur la Méditerranée au vent du Nord, parce qu'il vient de delà les monts.

Travers. Mettre un Vaiſſeau en travers, c'eſt préſenter le côté au vent.

Traverſier. C'eſt un petit Bâtiment qui n'a qu'un mât.

Trompe. Tourbillon de vent qui ſe forme dans un nuage épais, qui en deſcend en tournoyant, ſans cependant quitter le nuage, & aboutit à la mer. Cette trompe aſpire l'eau; la laiſſe tomber ſubitement. Le Vaiſſeau qui ſe trouve deſſous eſt inondé & preſque englouti. Il eſt quelquefois enlevé ou renverſé, lorſque la trompe aſpire. Elle aſpire avec tant de violence, qu'elle déracine des arbres ſur terre.

V

Vaiſseau. Se dit généralement de tous les Bâtimens de mer. Il y en a de deux ſortes ; l'une eſt des Vaiſſeaux de haut bord, qui vont ſeulement à voiles, & courent ſur toutes les mers ; l'autre eſt des Vaiſſeaux de bas bord, à rames & à voiles.

On appelle un Vaiſſeau de cent ou de deux cents toneaux, celui qui peut porter la charge d'un pareil nombre de toneaux de mer, c'eſt-à-dire le poids de deux mille livres par chaque toneau.

On dit, Vaiſſeau du premier rang, du ſecond, du troiſieme, du quatrieme, du cinquieme.

Les Vaiſſeaux du premier rang, ont depuis cent trente, jusqu'à cent

ſoixante-trois pieds de long; quarante-quatre de large, vingt pieds quatre pouces de profondeur. Leur port eſt de quinze cents toneaux : ils ſont montés depuis ſoixante-dix juſqu'à cent vingt piéces de canon.

Les Vaiſſeaux du ſecond rang ont depuis cent dix juſqu'à cent vingt pieds de quille ; leur port eſt de onze à douze cents toneaux; ils ſont montés depuis cinquante juſqu'à ſoixante-dix canons.

Ceux du troiſieme rang n'ont jamais plus de cent dix pieds de quille ; leur port eſt de huit à neuf cents toneaux : ils ſont montés de quarante à cinquante pieces de canon.

Ceux du quatrieme rang ont la quille de cent pieds ; portent cinq à ſix cents toneaux ; ſont montés de quarante à cinquante pieces de canon.

Enfin les Vaiſſeaux du cinquieme rang ont quatre-vingt pieds de quille, même moins : ils portent trois cents toneaux, ſont montés de dix-huit à vingt piéces de canon.

Vent arriere. Eſt le vent dont la direction ne fait qu'une même ligne avec la quille du Vaiſſeau.

Virer de bord. C'eſt changer de route, en mettant le bout d'un Vaiſſeau à l'endroit où étoit l'autre.

Virer vent arriere. C'eſt tourner un Vaiſſeau, pour lui faire prendre le vent en poupe.

Virer vent devant. C'eſt tourner un Vaiſſeau en lui faiſant prendre le vent devant.

Voie d'eau. Eſt une ouverture dans le bordage du Vaiſſeau, par où l'eau entre.

Voiles. Ce mot ſe prend ſouvent

pour le Vaiſſeau même. On dit trente, quarante, cinquante, &c., voiles, pour exprimer trente, quarante, cinquante, &c., Vaiſſeaux.

Voile en patenare. Eſt une voile qui, ayant perdu ſa ſituation ordinaire, par quelque accident, eſt tourmentée par les vents.

Voilier. Eſt un mot générique qui demande un adjectif qui marque ſa qualité diſtinctive. On dit qu'un Vaiſſeau eſt bon voilier, pour exprimer qu'il porte bien ſes voiles, qu'il va vîte; qu'il eſt mauvais voilier, pour exprimer qu'il porte mal ſes voiles, qu'il eſt lent & tardif.

F I N.





